

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 47

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Vue d'Alger —

□ Pour la Paix civile □ La dangereuse
imposture de la «*menace islamique*» □ La
Chine est reveillée □ Tchernobyl:
mauvaises nouvelles de «*l'étoile absinthe*»
□ Crétineau-Joly, chantre de la Vendée
martyre □ Et les premiers tirs d'une
polémique mortelle entre ADG et BEH

Lettres de chez nous

MERCI !

Nous n'avons pas voulu réagir, sous le coup de l'émotion, à votre "Lettre à monsieur le président de la République" (L.J. n° 45). Aujourd'hui, après l'avoir lue et relue, nous pouvons vous dire notre accord intégral à ce texte que nous aurions aimé pouvoir rédiger nous-mêmes. Nous avons la preuve, s'il en était besoin, que nous ne nous sommes pas trompés en vous suivant depuis le numéro 1 du "Libre Journal".

P. & G. T. (Mennecy)

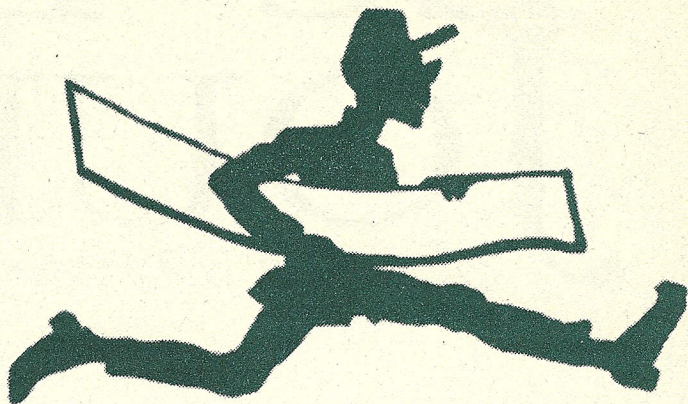
RÉFLEXIONS

Abonné depuis le numéro 1, je tiens à vous féliciter, car vous avez su trouver une périodicité originale et un ton nouveau, ce qui, en matière de presse, est rare. Je me permets de vous donner mon opinion sur deux questions relevant de l'actualité. Vous avez écrit un article tout à fait intéressant intitulé "Le triple non de Mitterrand". Je n'ai, bien entendu, aucune sympathie pour ce personnage aux sinuosités bien connues. Toutefois, je porte deux faits à son crédit : En 1962, il n'hésite pas à être témoin à décharge au procès du général Salan. Quand on se sou-

vient de l'ambiance qui régnait à cette époque, il fallait un réel courage pour braver la haine gaullo-communiste qui déferlait. Par ailleurs, après son élection en 1981, il tint sa promesse de faire voter une loi d'amnistie qui réintégra les officiers dits "perdus" dans leur grade. Il n'hésita pas à braver l'opposition de nombreux députés socialistes et gaullo-communistes ainsi que celle de Raymond Barre.

Vous avez évoqué dans un autre article la prochaine création du quotidien "Le Peuple".

Membre du Front national depuis 1973, je devrais me réjouir de cette initiative ; en réalité, je m'inquiète. Je crains beaucoup qu'il n'y ait pas de place pour deux quotidiens. Si "Le Peuple" réussit une percée cela risque de se faire au détriment de "Présent". Veut-on la mort de ce dernier ? Dans ce cas, qu'on ait le courage de le dire. Je sais qu'au FN le courant issu de la Nouvelle droite est hostile à "Présent" auquel il reproche sa tendance "nationale-catholique". Tenter d'obtenir la disparition de "Présent" constituerait une erreur politique majeure et une ingratitude inqualifiable. En effet, depuis sa création en 1982, "Présent" a



manifesté un soutien sans faille à l'égard du FN. En outre, le risque existe que ni "Présent" ni "Le Peuple" ne puissent survivre à une telle concurrence – et cela pour le plus grand plaisir des ennemis de la droite nationale qui obtiendraient, grâce à des dissensions internes, ce qu'ils n'ont pas pu réaliser même avec l'appui de la législation de presse mise au point à cet effet !

G.T. (Amiens)

Précisons que "Le Peuple" ne s'appellera finalement pas ainsi en raison de l'existence d'un follicule de la CGT portant le même titre, mais "Le Français".

DÉFENSEUR DE LA VIE

Bravo pour vos interventions nombreuses sur Radio-Courtoisie sur un sujet qui nous tient à cœur. D'abord, nous sommes aussi de fer-

vents défenseurs de la vie et nos cinq enfants peuvent l'attester ! Surtout, tenez bon, vos supporters sont beaucoup plus que vous ne le pensez, même s'ils négligent de vous le dire. Dans peu de temps, je pense que nous serons tous de ces "royalistes pourris, grenouilles de bénitier", actuellement menacés comme les Vendéens martyrs il y a 200 ans, génocidés par la République française. "N'ayons pas peur" comme nous le répète le Saint Père ; c'est par ce qui est faible et méprisé des superbes et des puissants qu'il plaît toujours à Dieu de nous sauver. Ce sont seulement les vrais prophètes qui sont persécutés (9e béatitude).

La France a été particulièrement attaquée par l' "adversaire". C'est la Fille aînée de l'Eglise, ne l'oublions pas !

J-M. N. (Le Chesnay)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Un langage de paix civile

L'article le plus important de la semaine est passé inaperçu. Il avait pourtant toutes les chances d'être remarqué puisque signé de Stéphane Trano, chef du service politique de l'hebdomadaire « *Tribune juive* » ; il était publié dans « *Libération* ». Pourquoi n'a-t-il suscité aucune réaction, aucun commentaire, aucune polémique ouverte ?

Parce qu'il parle un langage de paix civile.

Parce que Stéphane Trano ose dénoncer ce qu'il appelle la « nouvelle épuration culturelle » entreprise sous le prétexte « fallacieux » de prévenir un nouveau génocide. Parce qu'il sait que la concorde nationale est moins menacée par un antisémitisme inexistant que par l'incessant matraquage idéologico-raciste médiatisé jusqu'à l'hypnose et qui vise, depuis des années, à dresser les uns contre les autres des citoyens français.

Les uns parce que juifs, et qui seraient donc promis à un nouveau génocide, les autres parce que non-juifs, et qui seraient donc possédés par un nouvel antisémitisme.

Voici ce qu'écrit Stéphane Trano :

« Les jeunes Français juifs peuvent supporter dans leur conscience la singularité du génocide. Mais sans doute ces jeunes ne peuvent-ils pas s'accommoder d'être la mauvaise conscience de la France. Sans doute n'ont-ils pas vocation à participer à la nouvelle épuration culturelle, sous la bannière fallacieuse du « Plus jamais ça ! » Ils ont à se tourner vers leur conscience et celle de leurs aînés pour proclamer que le deuil de leurs martyrs est en train de prendre fin. De ce fait, ils n'ont pas à soutenir un judéo-centrisme qui les singularise. Comment pourraient-ils cautionner les réticences de certains « dirigeants communautaires juifs » vis-à-vis des Tsiganes ou des homosexuels quand ils sont priés de s'associer aux cérémonies du souvenir ?


Mieux vaudrait pour tous qu'à la mémoire des victimes - toutes les victimes - ceux qui se prononcent au nom de la « communauté juive » cessent ce prosélytisme de l'angoisse et de la culpabilité qui les fait convoquer la France au tribunal de sa conscience ».

C'est la première fois depuis longtemps qu'un représentant de la communauté israélienne prend aussi nettement position contre la stratégie Klarsfeld qui consiste à harceler sans répit la France pour obtenir d'elle qu'elle se déclare coupable d'un crime qu'elle n'a pas commis.


S. de B.




GAGNE

 Mardi soir, Canal Plus avait invité un rappeur nègre dont le grand succès est intitulé "Kill the cop" (tue le flic). Tout émoustillés, Gildas et de Caunes célébraient le "sens politique" du voyou. Une heure plus tard, trois policiers étaient abattus par un gangster dans Paris.


RIGHT WOMAN

 Le CNRS vient de se doter d'un "comité d'éthique". Au nombre des personnalités appelées à y siéger : Françoise Giroud. Décorations pendantes.


TRAFIQUANT DE DROGUE...

 Un jeune homme de vingt-trois ans vient d'être écroué à la prison des Baumettes pour détention de drogue. Il s'était fait livrer soixante-quinze doses de LSD depuis les Pays-Bas sous la forme de vignettes. Il est le fils d'un rabbin de Marseille.

ET PROFANATEUR...

 Tout cela ne serait que de peu d'intérêt si "Présent" qui rapporte les faits ne précisait qu'en perquisitionnant au domicile du fils de rabbin marseillais les policiers ont découvert plusieurs photographies de scènes sataniques se déroulant dans divers cimetières marseillais.

PRES DE CARPENTRAS

 Quelques mois après la profanation de Carpentras, la rumeur avait couru avec insistance que les profanateurs avaient été identifiés par la police mais que, sur ordre "venu de très haut", le dossier avait été classé, l'un des profanateurs étant fils de rabbin. Les Français ne connaissant pas la géographie, rappelons que Marseille est à une soixantaine de kilomètres de Carpentras.

Nouvelles d

La fausse menace islamiste cache le vrai danger d'une nouvelle occupation

Depuis le temps, on ne devrait plus être surpris d'entendre Charles Pasqua proférer des idioties. Et pourtant, sa proposition d'un "concordat" avec l'Islam lancée lors de l'inauguration de la mosquée de Lyon laisse abasourdi.

On se demande si elle relève de la simple stupidité ou de la haute trahison.

Qu'est ce qu'un concordat, en effet ? Un traité, tout simplement ; un traité passé entre deux puissances.

Le premier dans l'Histoire fut conclu au XIIe siècle à Worms et mit fin, un demi-siècle après Canossa, à la "Querelle des Investitures" qui opposait le Saint Siège aux Empereurs d'Allemagne.

Depuis, des dizaines de concordats ont été signés entre l'Etat du Vatican et les pouvoirs en place à la tête des pays de chrétienté.

En France, le dernier fut passé en 1801 entre Bonaparte et Pie VII et annulé par la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, sauf pour l'Alsace-Lorraine, alors annexée par l'Allemagne.

Mais, pour signer un traité, il faut être deux.

Or, si les musulmans existent, l'Islam, lui, n'existe pas en tant que puissance constituée représentative et mandatée.

Qui est le chef de l'Islam ? Où est son siège ? Qui sont les ambassadeurs ou les légats avec lesquels signer ce concordat ?

Personne, nulle part.

Pasqua le sait très bien, d'ailleurs, qui subordonne sa proposition à l'émergence d'un "islam de France" qui se substituerait à "l'Islam en France".

On notera au passage deux choses :

La première, c'est que Pasqua n'a pas hésité à évoquer un "islam modéré, tolérant, discret, sans discrimination et respectueux des principes de la République". Et ce sous la mezzanine de trois cents mètres carrés où, dans cet édifice occupant un terrain de huit mille mètres carrés, on parque les femmes...

Ce n'est pas par des collégiennes en tchador que, chaque jour, des vieilles dames sont agressées à Paris

La seconde, c'est que cette idée d'un "islam de France" voit le jour à Lyon où Mgr Decourtray, primat des Gaules, avait solennellement banni de son discours les mots "Eglise de France" pour leur substituer l'idée d'une "Eglise en France".

C'est donc au moment même où l'Eglise "en" France abdique toute apparence de puissance temporelle que Pasqua émet l'idée de faire émerger du néant un "islam de France" avec lequel la République négocierait de puissance à puissance un concordat qui prendrait forcément en compte les exclusions imposées par une religion qui considère la femme comme un être

inférieur.

Mesure-t-on ce que cette idée a de dément ?

Pour autant, il ne faut pas prendre le vieux représentant en apéritifs anisés pour un imbécile. Pasqua sait que son projet est mort-né pour cause d'idiotie congénitale. Il sait que ce concordat est irréalisable.

Et, s'il feint d'en lancer la proposition, ce n'est que pour détourner l'attention des Français.

L'objectif est de faire croire que c'est l'Islam qui pourrait faire problème en France mais que le gouvernement est en mesure de "gérer" ce problème par les méthodes de la concertation et de la négociation.

Tout cela est à mille lieues de la réalité quotidienne vécue par des millions de Français.

Ce n'est pas l'Islam qui "fait problème". Ce n'est pas par des collégiennes en tchador que, chaque jour, des vieilles dames sont agressées à Paris et dans les grandes villes de France. Ce ne sont pas des barbus en robe blanche qui vendent du crack en pleine rue à Jaurès sous le regard des policiers impuissants. Ce n'est pas pour installer des mosquées intégristes que des dizaines d'Afro-Maghrébins occupent des squatts qui, dans le XXe arrondissement, sont devenus de véritables cours des miracles. Ce ne sont pas des imams qui constituent soixante-dix pour cent de la population carcérale de ce pays. Ce ne sont pas



u Marigot

des suppôts du FIS qui brûlent les voitures et agressent les pompiers à la Cité des Sapins près de Rouen, qui conduisent la guerre des gangs de la drogue à Béthune ou qui mettent à feu et à sang les banlieues de Lyon ou de Marseille. Ce n'est pas une "fatwa" (décret islamique) qui interdit à la police l'accès de certains quartiers "sensibles".

En clair, ce n'est pas l'islam intégriste qui menace la sécurité des Français en France.

Pasqua devrait visiter incognito les couloirs du métro à Barbès-Rochecrouart

C'est la masse chaque jour plus critique d'une population qui, ne pouvant ni ne voulant travailler, ne reconnaissant plus aucune règle civique, traditionnelle, religieuse ou familiale, n'obéissant plus qu'à ses appétits, donne naissance à des fauves rôdant dans la jungle urbaine, indifférents à toute menace, réfractaires à toute dissuasion, inaccessibles à toute sanction pénale.

N'y a-t-il pas quelque chose d'ahurissant à lire, dans le même numéro de "France Soir", qu'un cordon de gendarmes a été dépêché pour interdire l'accès du collège de Goussainville à des jeunes filles voilées mais que les émeutes de la Cité des Sapins ont pu se dérouler en l'absence de toute intervention des forces de l'ordre parce que "la police laisse tomber le quartier".

Ce quartier où, voilà quelques mois, à la suite d'autres émeutes, c'est un "Beur" de treize ans qui

"négociait une trêve" avec le directeur départemental des polices urbaines.

Je pose la question : Qu'est ce qui nous menace : les gamines en tchador ou cette pègre qui terrorise même les policiers ?

Et je la pose en sachant qu'elle n'est pas "politiquement correcte".

Car, aujourd'hui comme hier, en France, on ne poursuit pas ceux qui mettent le feu mais ceux qui sonnent le tocsin.

Il est interdit de dire et d'écrire ce que tout citoyen peut constater dans n'importe quelle ville moyenne de ce pays : la croissance exponentielle de l'immigration clandestine génère une délinquance sans frein qui fait régner une véritable terreur urbaine dans les zones envahies.

Au lieu d'inaugurer la luxueuse mosquée de Lyon en grand tralala, Pasqua devrait visiter incognito les couloirs du métro à Barbès-Rochecrouart, le soukh sordide qui se tient en permanence sous les pieds de dizaines de policiers qui, en surface, feignent de surveiller le carrefour : marché aux voleurs, marché de la drogue, marché aux faux papiers, jungle souterraine livrée à une constante guérilla ethnique entre Maghrébins, Sri-lankais, Africains, la plupart sans papiers, sans moyens d'existence autres que la rapine, le racket et le trafic de drogue.

L'unique action de l'"autorité" consistant à faire diffuser "en boucle" un message par haut-parleur attirant l'attention des voyageurs sur la vente des faux tickets et la présence de pick-pockets.

Il devrait, Pasqua, aller

faire un tour dans les squatts du carrefour Belleville-Haxo dont les locataires sèment la terreur dans le quartier au point que certains magasins n'osent plus ouvrir et que les gosses sont cloîtrés dans les appartements fermés au triple verrou dès la tombée de la nuit.

Puisqu'il était à Lyon, Pasqua aurait pu découvrir les banlieues de Vénissieux ou de Saint-Etienne ?

Il ne l'a pas fait parce que cette réalité de l'immigration, il la connaît mais ne la reconnaît jamais publiquement.

Il préfère amuser la galerie avec son "islam de France concordataire" alors qu'en tant que ministre des Cultes il n'a même pas été foutu de trouver, parmi les quatre millions de Français musulmans, un imam français capable de prendre en main la mosquée de Lyon qui a donc dû être confiée à un Algérien sous contrôle d'un conseil majoritairement étranger et soumis à la tutelle d'Alger.

Les rafles monstres qui ont duré trois semaines ont débusqué en tout et pour tout vingt-trois barbus

Pasqua le sait, comme Balladur et tous les responsables français : la France est au bord d'une catastrophe ethnique.

Mais la situation réelle de l'immigration est si explosive, l'avenir de la cohabitation entre les habitants naturels de ce pays et les immigrés est si sombre que pas un politicien n'accepte de l'évoquer.

C'est un sujet "nuît et brouillard".

Et, pour l'éviter, on multiplie l'agitation médiatique et la désinformation. L'affaire des foulards islamiques qui concerne au plus quelques dizaines de gamines est transformée en débat national.

La moindre antenne parabolique de télévision sur une façade de HLM de banlieue est donnée comme un moyen de "capter les messages des islamistes intégristes diffusés par Arabsat" alors que pas un Beur ne parle l'arabe littéraire utilisé par ce réseau qui est d'ailleurs proscrit par les barbus. La moindre association islamiste est qualifiée d'"étrange" alors que, dans les quartiers réservés, les clubs de karaté mono-ethniques se multiplient impunément. On nous raconte, sans rire, que les islamistes auraient eu des camps d'entraînement en France où ils tiraient à la mitrailleuse. Et pas un gendarme ne se lève pour dire que c'est tout simplement impossible.

On parle de pieuvre intégriste. Mais les rafles monstres qui ont duré trois semaines ont débusqué en tout et pour tout vingt-trois barbus ahuris que l'on a expulsés à grand fracas sans pouvoir retenir le moindre délit contre eux.

On présente comme terroristes religieux de petits gangsters de banlieue qui sont allés porter leur racket sanglant dans un hôtel de luxe du Maroc où, tout simplement, ils espéraient gagner plus qu'à Sarcelles ou à Goussainville.

Et pendant ce temps, dans les commissariats, les tribunaux et les prisons de France, il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre la réalité de l'occupation qui nous accable.

suite page 6



Est-ce qu'enfin les Français vont comprendre qu'on leur ment ? qu'on les prend pour des imbéciles ? qu'on leur cache, derrière ce brouillard de mots et de vaines alarmes, la vérité, la terrible vérité : celle de l'arrivée probable de dizaines de milliers, de centaines de milliers peut-être d'Algériens "réfugiés" en France sous prétexte d'échapper aux menaces du FIS mais surtout pour fuir l'incroyable misère qui ravage ce pays.

« Une arrivée en masse d'Algériens en France. »

La semaine dernière, l'"Événement du jeudi" publiait un reportage en Algérie de Fouad Messali, journaliste beur.

Qu'y lisait-on ?

Ceci : "Depuis mon arrivée, je suis transformé en agent d'immigration français. Journalistes, médecins, ingénieurs, pas un

cadre de ma famille, pas un ami qui ne me demande des tuyaux pour s'installer en France."

Et Fouad Messali ajoute : "Ce qui ne les empêche pas, par ailleurs, d'en dire des horreurs."

Ce qui se prépare, c'est l'arrivée en France de centaines de milliers d'Algériens qui haïssent notre pays.

Cela, tout le monde le sait. Mais personne n'ose le dire. "Libération" a publié à ce propos une enquête effrayante de Dominique Simmonot. Un haut fonctionnaire confie : "On a peur de dire que l'on s'y prépare pour ne pas inciter au départ. Il faut éviter de créer un appel d'air qui pourrait provoquer une arrivée en masse d'Algériens en France."

Un autre : "Nous sommes très inquiets, nous travaillons d'arrache-pied sur des scénarios, des hypothèses, mais je vous interdis de me citer". Un troisième, à la sécurité civile dans le sud de la France, reconnaît avoir

sur ses étagères des plans qui permettent de "faire face à l'arrivée de tant de personnes à un instant T"

La Croix-Rouge travaille "depuis six mois" sur cette éventualité avec l'Italie et l'Espagne "car c'est par là qu'ils arriveront" et recense "les casernes comme Mourmelon, Creil, et aussi les bâtiments d'Emancey (Yvelines) qui appartiennent au ministère de la Justice".

Comme pour le Sida et le sang contaminé, les premiers, les seuls à réagir auront été les élus du Front national

Et Dominique Simmonot ajoute : "Ratisant large, la Croix-Rouge a également pensé à la réquisition du village olympique d'Albertville, des centres de vacances VVF et "d'une manière générale à toutes les structures collectives possibles comme les réfec-

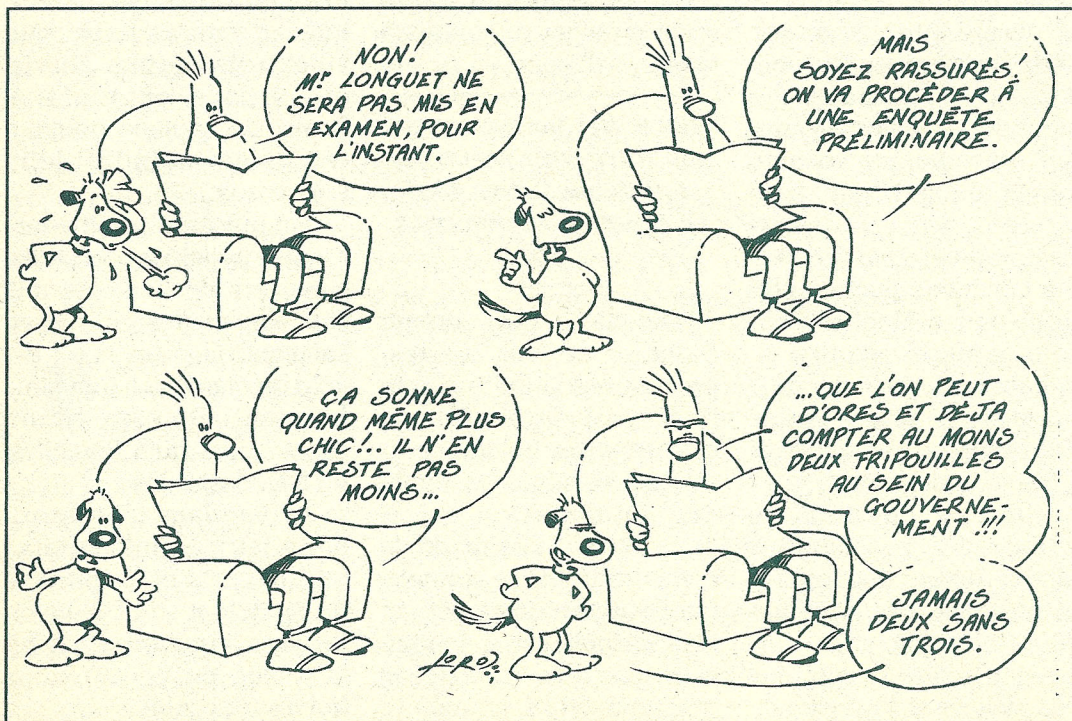
toires, les halls de gare et les hôpitaux désaffectés".

La délégation nationale du secourisme, elle, a élaboré un projet d'accueil immédiat des arrivants par la Méditerranée "à bord de petites ou grosses embarcations".

A cela, le gouvernement ne sait opposer qu'un mensonge schizophrène. Alors que tout cela est géré le plus officiellement du monde par la vice-présidente du Haut Comité aux réfugiés Sadako Ogata, en liaison avec Alain Juppé, ministre des Affaires étrangères, "compte tenu des liens entre la France et l'Algérie". Le même Juppé reprend verbatim Léotard qui avait reconnu l'imminence de l'invasion lors d'un colloque à Madrid. Quant au ministère de l'Intérieur, il nie tout, mécaniquement, suivi par ses préfets, cependant que les fonctionnaires reconnaissent unanimement la réalité de la menace.

Une fois de plus, comme pour le Sida et le sang contaminé, les premiers, les seuls à réagir auront été les élus du Front national. Bruno Gollnisch a dénoncé "la nouvelle collaboration qui prépare une nouvelle occupation" et Roger Holeindre appelle à une grande manifestation patriotique de résistance qui devrait se tenir à la Mutualité le 26 octobre prochain.

A l'intention des tièdes et des prudents, cette "chose vue" comme disait Totor : Rue Marx Dormoy, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, une toute petite armurerie vient d'ouvrir en plein quartier immigré. Dans la vitrine, un riot-gun est présenté avec l'affiche suivante : "Promotion : 1 600 F. Par dix : 1 500 F". □



De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

Le temps immobile

Le mythe du progrès depuis la Révolution française est certainement l'arme la plus utilisée par ses thuriféraires.

Or, si nous nous fondons sur des critères objectifs, que constatons-nous ? Qu'il y a proportionnellement autant d'hommes qui souffrent, ne serait-ce qu'en raison de l'explosion démographique ; qu'à Paris ou à Londres, la vitesse moyenne de déplacement, quelque soit le mode de transport utilisé est, en cette fin de siècle, la même que celle du siècle précédent (soit onze kilomètres-heure en moyenne) ; que la conquête de l'espace a fait long feu, au nez et à la barbe de toutes les prédictions scientifiques ; que le progrès semble en fait plus une vue de l'esprit qu'une réalité.

Sur le plan de l'évolu-

tion des mentalités : Chateaubriand avait décrit et expliqué le mal de vivre de la jeunesse dans René. Tocqueville avait vu que les hommes des siècles démocratiques "tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs"...

Chateaubriand toujours, à la fin des *Mémoires d'Outre-Tombe* écrit que "la chimère de notre temps est d'arriver à la société universelle" et de mêler jusqu'à la confusion races et cultures. La crise des régimes sociaux était aussi décrite par Tocqueville, pour qui "un pouvoir immense et tutélaire" retire à chaque individu ses responsabilités en face de sa propre existence, "le fixant irrévocablement dans l'enfance". L'auteur de *De la démocratie en Amérique* se demandait même si notre "pouvoir tutélaire et doux" n'allait

pas nous "ôter le trouble et la peine de vivre" ? Depuis la légalisation de l'euthanasie et de l'avortement, ainsi que l'utilisation de la drogue et des neuroleptiques, c'est chose faite.

Marx, dans le Manifeste du parti communiste, constatait déjà la fin des frontières et la disparition de la paysannerie et de la libre entreprise. Il ajoutait que les ouvriers ne voyaient pas la différence entre capitalisme et communisme, puisqu'ils étaient privés dans les deux cas de propriété.

Il n'est pas jusqu'à la mode vestimentaire qui ne change plus ; alors qu'autrefois la mode changeait de siècle en siècle, le bourgeois de Balzac ou de Maupassant est en costume-cravate, sombres de préférence, comme aujourd'hui Balladur. Créé en 1849, lors de la ruée

vers l'or californien, le "blue jean" reste le pantalon ou la tenue la plus prise par les jeunes du monde entier. Les médias ? Relisez Balzac, Chateaubriand et Tocqueville, qui vous apprendront que vers 1830 tout le monde agit à l'invitation du journal et singe la mode comme il peut.

Jamais sans doute l'histoire n'a connu de société aussi immobile, aussi glacée que la nôtre, y compris dans le domaine de la pensée. L'ère industrielle et révolutionnaire a immobilisé au nom du progrès tout le mouvement de l'histoire humaine. Extraordinaire paradoxe qui a le mérite de passer inaperçu, comme si les somnambules qui sont nés après 1789 refusaient, à l'instar des personnages de dessins animés, d'ouvrir les yeux pour voir le néant sur lequel ils cheminent. □

DÎNER TRADITIONNEL DU « LIBRE JOURNAL »

Réservé en priorité aux abonnés du « *Libre Journal* », il accueillera aussi ceux qui ne le sont pas encore. Ce dîner-croisière sur la Seine se tiendra à bord du bateau-mouche « *Le Zouave* ».

Embarquement dès 19 h 30 au port de l'Alma, à Paris :

- métro Alma-Marceau ;
- gare RER Pont-de-l'Alma, ligne C.

ATTENTION !

« *Le Zouave* » lèvera l'ancre à 20 h 30 précises. Les retardataires n'auront plus que leurs yeux pour pleurer et les réservations ne seront pas remboursées.

Prix du couvert :

- abonné F 220,-
- non abonné F 250,-

Places limitées. Réservation au journal : 139, bld de Magenta, 75010 Paris.
Chèque à l'ordre de S.D.B. exclusivement

Cette annonce annule et remplace la précédente.



Sous mon béret

La loi du talon

Henri-Isidore Montaignu, dit le capitaine Thon, conduisait la vieille Juva-quatre dans la délectation sucrée du premier matin de chasse à la palombe, instant magique qui lui rappelait ses départs en vacances chez l'oncle du Gers quand on attachait le cheval. Gracia tenait la portière rouillée et à l'arrivée Fredo jouait du bugle. L'arrêt brutal du véhicule envoya le museau de Totem sur la nuque épaisse du Capitaine qui sentit une coulée de bave descendre sur le tricot de corps.

— "Je viens d'écraser quelqu'un", hurla-t-il.

Déjà le Capitaine était sur les lieux. Une espadrille bleue de la firme Etchandy gisait sur l'asphalte, tendant vers le ciel, qui se libérait de la nuit, une semelle usée.

— "L'homme est probablement là-dessous", murmurait le Capitaine. "S'il ne remue plus, c'est que je l'ai assassiné".

Le Sergent intervint, une goutte d'armagnac accrochée à sa lippe.

— "Si le véhicule avait effectivement écrasé un type vivant la tête en bas, il y aurait deux chaussures et non pas une.

— "C'est peut-être un unijambiste. C'est rare, mais ça existe", riposta Fredo.

Soudain Totem prit la savate dans sa gueule haletante, déclenchant un soulagement général dans la tribu humaine qui repartit vers la palombière le cœur léger.

— "Il faut vous dire que je suis quelque peu perturbé par les chaussures en ce moment, avoua le Capitaine. La semaine dernière, lors de l'inauguration de la Grande mosquée de Lyon, j'ai volé les godillots de Noir et de Pasqua pour les remplacer par des paires similaires, mais deux pointures en-dessous. Ils sont partis sur la pointe des pieds"...

Totem admirait son maître facétieux à souhait. Il ignorait que dans la tête d'Henri-Isidore germait déjà la plus folle des idées : aller au Maroc visiter la nouvelle mosquée qui, sur l'eau bleue de la Méditerranée, fait miroiter les mille facettes de l'Islam. "Ils doivent sûrement laisser leurs palmes à l'entrée... et là..." murmurait-il tandis que le soleil embrasait la forêt et que claquaient les premiers coups de fusil en haut des grands chênes.

Joseph Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

La Chine s'est éveillée

La Chine se révèle donc être une puissance économique en devenir : son PNB a doublé en 12 ans, passant de 250 à 500 milliards de dollars, dont les deux tiers sont assurés par la Chine du sud, peuplée de 200 millions d'habitants. Le niveau de vie de cette Chine est celui de la Russie (1 600 \$/h), voire, dans certaines provinces, celui de la Pologne (4 000 \$/h).

Mais cette progression n'est rien comparée à la réussite des diasporas chinoises qui, loin de l'oppression marxiste, ont pu se développer et donner ainsi l'idée de ce que pourrait être la Chine dans 30 ans.

Taïwan, où s'étaient réfugiés les partisans de Tchang-Kaï-Chek en 1949, a su résister aux offensives chinoises lors des affrontements de 1958-1960. Sur le plan économique, Taïwan a un PNB égal à 40 % de celui de la Chine pour une population égale à 2 % et un revenu par tête équivalent à celui de l'Irlande ; ce qui montre que le marxisme est non seulement une abomination sur le plan humain, mais également une entrave au développement. Sur le plan militaire, Taïwan peut tenir

Pékin en respect avec ses 15 divisions d'infanterie, ses 6 brigades blindées, ses 2 divisions de Marines et ses 442 000 soldats (plus 1 657 000 réservistes). Matériellement, Taïwan aligne 4 sous-marins, 37 frégates et destroyers et 98 patrouilleurs dont 52 lance-missiles ; 730 chars (anciens) et 484 avions de combat surclassant les Chinois. Taïwan est une réussite exemplaire et, en 1990, le président Li Teng-hui déclarait que son objectif était d' "acheter le continent". Plus d'un million de Formosans se sont rendus en Chine et investissent massivement (5 milliards de \$), principalement à Wenzhou et Xiamen.

**Au total,
les Chinois
de la diaspora
pèsent
50 millions
d'habitants
pour
500 milliards de \$**

Autre réussite d'une diaspora chinoise, Singapour : un PIB, de 46 milliards de \$ pour 313 millions d'habitants. La communauté chinoise a supplanté les autochtones malais, qui ont tour à tour été évincés des universités, éliminés de la vie politique,

interdits d'avoir plus d'un enfant et cantonnés au rang de citoyens de dernière zone. L'influence des Chinois était telle que - cas unique - la fédération de Malaisie avait expulsé Singapour en 1964 pour éviter que la Malaisie tout entière ne devînt une troisième Chine, ce qui d'ailleurs ne semble qu'avoir retardé l'échéance de 30 ans (1 Malais sur 3 est aujourd'hui Chinois)...

Dernier cas, les Hualiaos, les Chinois expatriés en Europe et en Amérique, notamment à Paris, San Francisco et Toronto ; qui représentent environ 3 millions de personnes.

Il faut mentionner également Hong-Kong et Macao qui reviendront à la Chine en 1997 et 1999 et apporteront en dot, à elles deux, 63 millions d'habitants et un PNB de 70 milliards de \$.

Au total, les Chinois de la diaspora pèsent 50 millions d'habitants pour 500 milliards de \$, soit l'équivalent du PNB chinois pour une population 20 fois moindre. La marge de progression de la Chine est donc élevée et, en cas de succès, elle risque fort de devenir un rival redoutable pour l'Occident aux alentours de 2010... □



Et c'est ainsi...

par ADG

Plébiscité - et comment ! - par nos lecteurs, le jeune B.E.H. (Bernard-Evi Henry) n'en a pas moins reçu de son prédécesseur et maître ADG une lettre pas piquée des hameçons que la courtoisie et la loi nous obligent à publier. Maintenant, débrouillez-vous ensemble, mes petits messieurs.

LA LETTRE D'ADG À BEH

« Cher Bernard-Evi. Quand, mu à la fois par une interdiction de séjourner plus avant dans la gazette de l'opulent Serge de Beketch et par la certaine lassitude qui s'empara de moi après un voyage chez les Amérindiens Gros-Ventres, je vous passai la plume pour décrire nos maux, j'étais loin de penser que j'avais réchauffé un sarment dans mon vin. Passe encore que vous négligiez l'importance du maillochon, du tuyau, de l'Everest et de la grosse femme Foulani et que vous me traitiez "d'obsolete", ignorons que dans le n° 45 vous avez traité de "peintre de marine" le pauvre Odilon Redon que vous avez sans doute confondu avec Horace-Jacky Vernet, autre Sagittaire, mais que vous ayez pu, dans le n° 46, reprendre la pauvre assertion d'un folliculaire selon laquelle j'aurais "la chair molle et le cheveu rare", voilà bien de l'impudence. Mon ventre, pour imposant qu'il soit, est ferme et, quant aux cheveux, apprenez qu'ils bouclent et que les côtelettes adonnant mes joues font de moi un terrible Dourakine fouettard.

Sachez bien, primesautière âme, que je puis ruiner votre carrière littéraire comme j'ai, d'un quatrain que je ne vais pas hésiter à citer, publié dans "Minute",

BALEINE ET LES GARÇONS



— Quatrain
de marchandise
— Réponse
circonscanciée
— Humilité
et nombre
— Position
du duc d'Aumale.



brisé l'ascension politique d'un renégat niçois, comme j'ai, d'une plume narquoise, fait d'un Jean-Paul Grousset la risée de tout le "Canard enchaîné". Prenez garde et lisez ces quatre vers en tremblant, petit valet tudinaire !

*Quand Peyrat quitte le navire,
Ça ne fait pas rire.
Et pourtant rien n'est tragique,
O, Peyrat comique !*

*Si je vous salue, c'est que c'est
écrit dessus. ADG ».*

LA RÉPONSE DE BEH À ADG

Je ne répondrai pas aux propos excessifs d'ADG (d'ailleurs, comment peut-on ainsi se dissimuler

sous des initiales, c'est comme si le grand Serge de Beketch signalait SDB, entraînant par là une fâcheuse confusion avec ces salles de bain qui sont, avec les kitchenettes, le plus bel ornement des petites annonces classées) et j'assure M. Peyrat, M. Grousset de toute ma solidarité. Peu nous importe, en vérité, que M. ADG soit glabre ou minçu, poilard ou ventreux. Ce qui nous meut, comme il l'a écrit vachement, c'est la recherche d'une certaine éthique et le retour à des valeurs trop souvent déconsidérées par des Alibaba de rencontre et des quarantaines de hasard. Et d'ailleurs, M. Vernet aura rectifié de lui-même, ainsi que Jacky-Odilon Redon, artiste de genre.

C'est ainsi que le sort des baleines ne nous laisse pas indifférent, non plus que celui des gardons, que nous sommes tous des sarajevistes en impuissance et que l'œuf au riz polit le Chinois, comme l'a magistralement établi le savant professeur Pétron dans son excellente monographie sur Marcel Kébir. Car ADG, pour grand voyageur qu'il soit (la rumeur veut qu'il sera en Nouvelle-Calédonie quand ces lignes paraîtront), n'a en fait qu'une connaissance livresque des Papous (qu'il orthographixe) et quant aux Gros-Ventres, mon Dieu, la simple charité chrétienne nous interdit de nous gausser des rapports qu'ils ont pu nouer à l'ombre des tipis-partout, d'autant plus que si nous en croyons ses chroniques parues avant l'été amérindien, il s'imaginait aller à la rencontre des Mic-Macs autrement moins bien pourvus stomacalement, tout à fait comme si, moi, je mélangeais les Tutsis et les Hutus, les Serbos et les Croates, les torsions et les chevrettes. Restons humbles comme la baleine et nombreux comme les gardons, c'est tout le duc d'Aumale que je nous souhaite.



Dieu ou César

par Jacques Houbart

Recoloniser

Dans "Le Libre Journal" du 18 mai 94 (n° 36), j'ai évoqué "La manipulation indienne" qui, sur l'immense continent américain, associe la mafia de la drogue, la bourgeoisie financière et les intellos marxistes afin de démolir complètement les structures étatiques qui s'effondrent et que certains dirigeants héroïques s'efforcent de restaurer. Dans cette stratégie, les populations indiennes deviennent des otages. Elles avaient été, depuis cinq siècles, soumises aux sévices des bandes armées de la bourgeoisie conquérante - qu'il s'agisse des conquistadors ibériques ou des aventuriers protestants de la marche vers l'Ouest - mais jamais le génocide colossal de ces peuples d'origine asiatique, tous dans leur diversité proches de la divinité, voués à l'honneur et au culte des arts, n'avait excité la passion gaucharde ni séduit les forces anarchiques qui misent sur les chocs culturels et les différences dermatologiques. Au XXe siècle, on a longtemps préféré gratter la plaie noire, celle des immigrés forcés du continent africain que les mêmes bourgeois amenaient enchaînés outre-Atlantique pour remplacer les esclaves indiens, épuisés et massacrés. Aujourd'hui, les Noirs d'Amérique n'affolent plus tellement les communistes ni les milliardaires rouges, ni les révolutionnaires islamistes qui, comme Khadafi, avaient misé sur eux. Nombreux sont ceux qui se sont intégrés et participent aux affaires : les autres, innombrables, qui n'ont pu faire ce rétablissement et s'abandonnent à la consommation de drogue ou au désespoir criminel, sont devenus plutôt gênants. Avec leur musique de jazz qui est beaucoup moins à la mode et moins rentable, et leur

image lamentable d'une narcoculture qui fait du tort au premier marché de l'économie mondiale, les Noirs ont tout à gagner à rester dans l'ombre.

La peau indienne est devenue, par contre, beaucoup plus excitante. D'abord, les ethnies indiennes des Etats ibéro-américains ont repris du poil de la bête. Celles qui avaient survécu au génocide, repeuplées, ont bénéficié d'une renaissance spirituelle et culturelle, grâce à la seconde dimension de la colonisation - celle dont on ne parle presque jamais, l'action du clergé catholique et des ordres religieux, souvent soutenus par la couronne d'Espagne.

Jusqu'à l'aggravation de la pression castriste et de la narco-guérilla dans les années 60, la renaissance étatique et le progrès économique étaient notables dans plusieurs pays latino-américains, notamment en Colombie où se développaient non seulement l'artisanat, l'industrie lourde, l'agriculture, dont celle du célèbre café, mais aussi un système politique en marche vers la démocratie, une littérature brillante, sans parler de la peinture, de l'architecture ou des compétences médicales. La rapacité et la férocité des patrons internationaux de la narco-finance allaient malheureusement déferler et détruire, depuis le Mexique jusqu'à la Colombie, l'Equateur et la Bolivie, les premiers signes de la renaissance. Comme toujours dans le monde moderne, cette offensive bancaire et "agricole" allait avoir l'appui du marxisme et des guérillas de Fidel Castro. Ce sont ces éléments d'extrême-gauche - qui ne cherchent que la déstabilisation et, pour rester fidèles à leur doctrine, ne voient dans le monde que "luttres de classes" alors qu'il s'agit de stratifi-

cations culturelles ou de la dialectique Dieu/César - qui ont lancé la "manipulation indienne", maintenant adoptée par les lobbies de la drogue. Les immenses territoires peuplés par les Indiens sont désormais nécessaires à leurs plantations criminelles, et les agriculteurs indiens passent massivement sous leur coupe.

Dans notre article cité du n° 36, nous indiquions que les patrons de la "manipulation indienne" avaient choisi de déstabiliser le Mexique, et notamment le parti au pouvoir - le PRI, Parti révolutionnaire institutionnel, qui avait négocié un accord de libre échange avec les USA et le Canada - assassinant Luis Donaldo Colosio, son candidat à l'élection présidentielle. Depuis, la situation a évolué rapidement dans la direction que nous soulignons. A Mexico, le 28 septembre, un contrat payé, selon les enquêteurs, par les trafiquants de drogue a permis l'assassinat du secrétaire général du PRI, José Francisco Ruiz Messieu. Pour les informateurs, il s'agit bel et bien d'une menace "en clair" aux responsables de l'Etat, le frère de la victime, Mario Ruiz Messieu, étant en effet en charge de la lutte anti-drogue.

La mise en perspective des vicissitudes de l'Etat en Amérique - alors que la débilité de l'Etat protestant aux USA laisse douter de la guérison du corps social et que Clinton ne déploie pas sa flotte contre Castro le narco-guérillero, mais en faveur d'un faux prêtre tortionnaire, l'Aristide d'Haïti - plante le décor d'une méditation de première importance, celle d'une "recolonisation", non pas motivée par la cupidité d'une bourgeoisie dominante, mais contemporaine d'une renaissance spirituelle et d'un ré-équilibrage entre Dieu et César. □

(à suivre)

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

La colonisation n'a fait que mettre entre parenthèses les guerres tribales africaines. Le colonisateur parti, ses drapeaux repliés, ses gendarmes ou ses askaris retirés, les déterminismes africains se sont immédiatement réveillés. Cette réalité est valable pour toute l'Afrique. Dans la région du sud-Soudan, elle présente ceci d'extraordinaire qu'avec un siècle de décalage nous retrouvons exactement dans la situation pré-coloniale, au moment où les Mahdistes et autres esclavagistes musulmans fondaient sur l'Equatoria et le Bahr-El-Ghazal à la recherche de troupeaux humains à écouler sur les marchés du Caire ou d'Alexandrie.

La relecture de Casati, de Baker, de Stanley ou les aventures d'Emin Pacha nous plongent dans ces régions dévastées, pillées, rançonnées où le bref moment de paix apporté par la colonisation paraît bien avoir été une exception.

**

La guerre du sud-Soudan est une guerre raciale et religieuse. Les Noirs nilotiques, qui refusent l'hégémonie des tribus islamisées ou arabes du nord, sont entrés en rébellion afin de s'opposer à la généralisation de la loi islamique, la Charia.

Les deux principales tribus soulevées sont les Dinka et les Chilouk qui se retrouvèrent dans l'APLS (Armée de libération des peuples du Soudan) commandée par le colonel John Garang, un Dinka. Elles ont, à un moment donné, tenu un immense territoire, vaste de plus de 600 000 km² et, en

UNE GUERRE RACIALE ET RELIGIEUSE

dépité de la coalition ethnique montée contre elles, elles ont longtemps bloqué l'armée de Khartoum.

Pour en venir à bout, le gouvernement a déclenché en 1987 la guerre des milices tribales, coalition artificielle et hétéroclite unie par le seul objectif du pillage. C'est ainsi que des tribus, elles aussi nilotiques, comme les Nuer du haut-Nil, les Fertit du Bahr-el-Ghazal, les Mundari de l'Equatoria, ainsi que des tribus arabes comme les Missirieh du Kordofan ou les Rezigat du Darfour, se lancèrent à l'attaque du sud. Pour ces derniers, les Noirs du sud, et notamment les Dinka, sont des êtres inférieurs, juste bons à faire des esclaves. Au XIX^e siècle, ils étaient acheminés jusqu'aux marchés du nord en suivant la vallée du Nil.

Lorsque, au XIX^e siècle, l'Egypte eut conquis la région du Bahr-el-Ghazal et de l'Equatoria, l'administration en fut confiée à des esclavagistes qui lancèrent les tribus arabes de la zone sahélienne à l'attaque des populations noires animistes. Ces dernières ont

conservé la mémoire de ces raids dévastateurs dont seule la colonisation les sauva.

Les Dinka constituent la base ethnique de la rébellion. Pour en venir à bout, le gouvernement a armé des milices arabes. Aux yeux de ces dernières, faire la guerre, c'est d'abord capturer des esclaves. Les hommes et les enfants sont enlevés. Puis ils sont partagés.

Cette guerre "oubliée" a fait au moins un million cinq cent mille morts depuis qu'elle a éclaté. En avril 1990, la rébellion a atteint son apogée puisque l'APLS encerclait la ville de Juba, importante métropole du sud et chef-lieu de la province de l'Equatoria orientale. □

Rendez-vous
à *Martel*
dimanche 30
octobre
pour tous
renseignements
Hélène Grimaldi
C.F.H
BP 337-75767
Paris Cedex 16

Entretien Courtois a

Secrétaire général de l'Union des nations d'Europe chrétienne, Winfried Wuermeling a rencontré, au cours d'un voyage humanitaire effectué en Ukraine au début de septembre 1994, un technicien des équipes de sauvetage de la centrale nucléaire de Tchernobyl accidentée en 1986. Pour le "Libre Journal", Winfried Wuermeling a recueilli auprès de Nikolai Tcherny. (pseudonyme) ce témoignage à propos duquel, sachant qu'en langue ukrainienne le mot "tchernobyl" signifie "absinthe", on ne peut se retenir d'évoquer l'Apocalypse de Saint Jean :

"Le troisième ange fit sonner sa trompette et, du ciel, un astre immense tomba, brûlant comme une torche. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur la source des eaux. Son nom est Absinthe. Le tiers des eaux devint de l'absinthe et beaucoup d'hommes moururent à cause des eaux qui étaient devenues amères."

W.W. : Nikolai Tcherny, vous étiez présent à Tchernobyl lors de l'explosion de la centrale nucléaire voilà huit ans ?

N.T. : Oui, il était 5 heures du matin. Il y a eu deux explosions très violentes. C'était le quatrième réacteur qui avait sauté. Aujourd'hui encore, les trois autres restent en service

W.W. : Quelles furent les réactions immédiates sur place ?

N.T. : Je travaille à la centrale et toute ma famille est de Tchernobyl. J'ai donc suivi et connu les choses sous l'aspect intérieur et extérieur. En ville, d'abord, il y eut une panique indescriptible. La population ne savait rien, n'avait aucune explication, aucun ordre ; le black out radio avait été ordonné pour éviter

que l'étranger soit au courant, et, par conséquent, aucune directive ne pouvait être donnée. Les autorités jouaient l'apaisement en conseillant aux habitants du centre ville de simplement s'éloigner pour deux ou trois jours. Du coup, trente-cinq mille personnes seulement quittèrent la zone contaminée mais beaucoup restèrent. Dont ma grand-mère et ma sœur.

L.J. : La contamination a-t-elle été immédiate et très forte ?

N.T. : Un vent très violent faisait tourbillonner les particules radioactives dans toute la région, s'éloignant petit à petit vers le nord, donc vers la Russie et la Biélorussie toutes proches. Mais cela a suffi pour déposer sur toutes les surfaces une couche d'éléments radioactifs extrêmement dan-

gereux (Césium) : les toits, les routes, les voitures, les arbres, les champs...

W.W. : Quelles ont été les premières mesures de protection sur le site ?

N.T. : J'étais dans une des sociétés de service qui s'occupaient des travaux de protection. D'abord, il a fallu nettoyer le terrain le mieux possible. Un immense trou fut creusé pour enterrer des centaines de voitures stationnées autour de la centrale. Les routes furent nettoyées. Des hélicoptères lançaient des nuages de bore sur la ville et les champs irradiés après l'explosion. En même temps il a fallu emmurer le bâtiment du réacteur n° 4 : nous appelions cette technique la "mise en

sarcophage". Nous avons dressé un mur en béton de six mètres d'épaisseur en bas et de deux mètres en haut. Ensuite, nous avons bétonné le toit. Tout cela avec des outils et des véhicules de fortune. Les équipes médicales limitaient nos temps d'intervention à cinq minutes seulement pour chaque ouvrier, pour éviter une dose trop forte. La chaleur était insupportable. Les robots que nous avions fabriqués pour nettoyer le toit des particules les plus dangereuses se consumaient en quelques heures seulement.

W.W. : L'Ouest ne comprend pas pourquoi vous ne fermez pas carrément le site ?

N.T. : Nous ne pouvons pas fermer les autres réacteurs parce



avec Nicolaj Tcherny

que notre pays a absolument besoin de la capacité maximale actuelle de cette centrale. Avant d'arrêter cette centrale, il faudrait en ériger une autre pour fournir l'équivalent en énergie électrique. L'Ouest ne veut financer que l'assainissement écologique du site et non la construction d'une centrale moderne équivalente. Nous avons besoin d'électricité pour vivre. Et nous n'avons pas d'argent pour faire de nouvelles centrales plus modernes.

W.W. : Est-ce que le problème de sécurité est maintenant réglé sur le site ?

N.T. : Non. Loin de là. Le bétonnage cède. La température à l'intérieur du "sarcophage" est de 2 000° C. Les murs se fissurent, le béton devient granuleux. Le danger d'irradiation est imminent. Nous avons procédé à une consultation internationale pour trouver le meilleur remède. La solution française a été retenue : enfouir les parties radioactives dans un terrain qui ne s'enfonce pas sous la réaction et la chaleur, c'est-à-dire du marbre ou du basalte. Cela n'existe pas chez nous, en Ukraine. Il faudrait donc transporter tout cela en Russie. Mais ce sont des rêves, d'avenir. Rien n'est fait pour l'instant. L'affaire n'est pas du tout réglée. Nous avons demandé que les Français ne nous fournissent pas seulement les

idées mais qu'ils viennent eux-mêmes pour réaliser ces travaux avec nous directement sur le site. Cela a été accepté.

W.W. : Et les problèmes humains, s'apaisent-ils, eux ?

N.T. : Malheureusement non. Certains pensent même que c'est pire. Théoriquement on aurait dû évacuer la région, ce qui représente, avec Kiev, une douzaine de millions de gens. Mais nous n'avons pas d'argent. Le salaire mensuel moyen d'une famille est de 500 000 coupons (env. 60 FF), même si certains font fortune avec les nouveaux commerces libéralisés. Il faut donc vivre avec, un peu comme vous vivez avec la maladie du sida et avec la mort. On n'en parle que très peu entre nous.

W.W. : Et les enfants ?

N.T. : Si les femmes mangent pendant des années des fruits et des légumes irradiés, comme c'est le cas de nous tous, la thyroïde stocke ces particules extrêmement dangereuses arrivant en petites quantités. En quelques années, la thyroïde finit par agir comme une source radioactive qui rayonne sur le lait maternel, ce qui fait que les nourrissons sont empoisonnés en quelque sorte par leur propre mère. On dit que 60 % des décès de bébés sont dus à cet effet. Il m'est difficile de parler d'un

autre cas, celui de ma propre nièce Lyda, qui a 8 ans. Elle est née peu après l'explosion, à Tchernobyl. Aujourd'hui elle souffre du mal de Mackew Albright (ses os se cassent petit à petit). Une seule solution : remplacer les os concernés par des os de donateurs. Une opération a déjà été faite, il en faut encore trois.

Après l'opération, il faut prendre de la calcine en grande quantité. Il en coûte trois mois de salaire par mois de traitement. Notre famille n'a évidemment pas cet argent.

Au début, certaines organisations comme l'institut radio-biologique de Kiev ou les donations françaises humanitaires fournissaient ce genre de médicament pour les enfants victimes de Tchernobyl, mais aujourd'hui, c'est fini. Ne pensez pas que c'est la seule maladie qui existe suite à cet accident survenu dans notre pays : ce sont toutes sortes de maladies et de faiblesses qui se manifestent, comme si l'on avait affaibli notre peuple. C'est une chape de plomb qui pèse sur nous. On peut comprendre en partie nos jeunes quand ils se jettent sans hésitation morale sur les nouveaux plaisirs venus de l'Ouest avec la libéralisation du commerce.

W.W. : Comment vous aider ?

N.T. : Des médicaments, des vitamines ! L'Eglise catholique com-

mence à avoir un réseau d'associations d'entraide : Caritas, Ensemble pour la Vie, Association pour la Vie humaine, les œuvres des congrégations religieuses (notamment le Carmel), les œuvres des paroisses... Ils ont besoin de matériel de bureaux, de voitures, d'imprimeries. A l'Ouest, c'est la Caritas et le Malteserhilfsdienst de l'Allemagne, les scouts et quelques paroisses de France qui nous ont le plus aidés, mais aussi des paroisses et associations individuelles, comme Saint-Georges à Lyon et l'UNEC. Chaque don nous fait immensément plaisir et nous reconforte. Nous prions de tout cœur pour vous tous.

W.W. : Une dernière question : peut-on visiter Tchernobyl aujourd'hui ?

N.T. : Non. Mais la prochaine fois je vous organiserai une visite par le haut, en hélicoptère. Il faut que l'Europe chrétienne sache où nous en sommes, et l'UNEC trouvera peut-être un moyen pour le lui faire savoir. Merci pour tout ce que vous faites pour nous.

P.S. : Les dons en argent financeront le transport en Ukraine des dons en nature (médicaments et vêtements) UNEC - ACTION SOS ENFANTS UKRAINE, BP 114, 95210 SAINT-GRATIEN



Les Provinciales

par Anne Bernet



Historien et polémiste : Crétineau-Joly

Il est de mauvais ton, aujourd'hui, qu'un historien se laisse aller à exprimer ses opinions politiques dans ses œuvres. Sauf si ces opinions sont de gauche ; dans ce cas, l'historien est aussitôt absous de sa faute de goût. Aux yeux de nos contemporains, Jacques Crétineau-Joly ne peut avoir que mauvaise presse. Il se fit toujours le porte-étendard de ses convictions religieuses et politiques et elles

étaient aussi à droite que possible...

Voilà sans doute l'une des raisons pour lesquelles les historographes du XXe siècle le citent à peine, ou alors avec une condescendance insultante qui le ravale presque au rang d'Alexandre Dumas...

L'homme et ses livres méritent mieux.

Jacques Crétineau-Joly naquit à Fontenay-le Comte, en Vendée, le 22 septembre 1803. Sa biogra-

phie précise que son père était drapier et sa mère très pieuse ; c'est-à-dire qu'elle partageait son temps entre le comptoir où elle débitait des aunes de drap et l'église voisine, dès que le Concordat en eut permis la réouverture. La guerre civile et les horreurs perpétrées par les Colonnes infernales dans la région étaient encore toutes récentes et Jacques grandit parmi les récits des survivants de l'épopée catholique et royale. Comme l'enfant était doué pour les études et qu'il aimait la prière, ses parents pensèrent en faire un prêtre. Apparemment d'accord avec les ambitions familiales, le jeune homme, en 1821, partit pour Paris et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Il attira aussitôt la sympathie et la bienveillance tant de ses maîtres que de ses condisciples. Plus tard, leur appui lui serait extrêmement précieux.

En attendant, on le trouvait si exemplaire qu'il fut choisi pour représenter le séminaire à Rome. Ce voyage eut d'étonnantes conséquences sur l'avenir du petit clerc... Outre qu'il fit naufrage près du rocher de Monaco, Crétineau-Joly s'aperçut en Italie que la vie pouvait avoir d'autres senteurs que celles de l'encens. Il parut moins pressé de recevoir les ordres sacrés... Et puis, les loisirs que lui laissaient ses

occupations officielles, il les employait d'une façon bien dangereuse : il écrivait des vers. Et quels vers ! Une vie en plusieurs chants de la belle Beatrice Cenci, que les Italiens surnomment "l'ange du parricide" ! Victime des répugnantes assiduités de son père, Beatrice, avec la complicité de ses frères et de sa belle-mère, avait occis son papa. L'exploit lui coûta la tête... La signorina Cenci n'était peut-être pas la fréquentation rêvée pour un séminariste. Crétineau écrivait aussi un "drame politique" dont Charette était le héros. Réminiscence de son enfance vendéenne qui annonçait la suite.

Crétineau rentra en France. Il était fort en cour au Vatican, mais il n'était toujours pas prêtre. Et, lorsque survint la révolution de 1830, il sauta sur le prétexte, annonçant à ses supérieurs que les passions politiques bouillonnaient trop en son âme pour qu'il puisse sincèrement se consacrer au seul service des autels. L'Eglise le laissa partir ; elle devinait que ce garçon ardent lui serait plus utile dans la vie laïque que dans un sacerdoce peu désiré. C'était bien anticiper.

En 1831, Jacques se maria et accepta la rédaction en chef du journal légitimiste de Nantes, "L'Hermine". Le rôle, discret mais efficace, qu'il tint dans l'aventure de la duchesse de Berry prouva



au parti carliste à quel point ce journaliste provincial pouvait avoir de valeur. Crétineau avait surtout eu l'occasion, en servant la princesse, d'approcher un grand nombre d'officiers royalistes et de lier amitié. Nombre d'entre eux avaient participé à la "Grand' Guerre", celle de 1793. Inlassablement, Jacques leur fit raconter leurs souvenirs et prit une foule de notes. Il commençait à entrevoir une œuvre énorme qui rendrait justice aux héros oubliés ou caricaturés, et qui ne nuirait pas à sa petite gloire personnelle. Il collationna suffisamment de documents et de témoignages pour publier une première approche de son sujet. C'était en 1838 et cela s'intitulait *"Histoire des généraux et des chefs vendéens"*. Entre-temps, l'auteur s'était installé à Paris où il dirigeait *"L'Europe monarchique"*.

"Histoire des généraux et des chefs vendéens" était une suite de brèves biographies des principaux héros de la Vendée. Certes, le romantisme était passé par là et les portraits de ces messieurs de l'armée catholique et royale avaient parfois un peu l'air de sortir de Walter Scott mais, pour l'essentiel, l'auteur était dans le vrai... Il avait, en tout cas, fait une belle œuvre de journaliste, sauvant de l'oubli de précieux témoignages. Les survivants applaudirent et fournirent de nouveaux documents et de nouvelles anecdotes. En 1840, Crétineau pouvait donner au public, conquis d'avance,

sa monumentale *"Histoire de la Vendée militaire"*. "C'est un beau livre, un livre qui restera", lui écrivait Chateaubriand, qui n'avait pas la réputation d'être un critique aimable et qui s'était, pour cette raison, brouillé avec beaucoup de ses amis... Il est vrai que Jacques avait tout prévu pour assurer le succès de son travail. La veille de la sortie en librairie, il invitait à dîner la fine fleur de la critique parisienne, la régala à grands frais, la gavait de plats fins et de vins rares. Au dessert, quand la presse fut grisée et repue, il glissa dans ses poches un compte rendu de son livre. Il en était l'auteur. Ainsi les journalistes reconnaissants publièrent-ils le lendemain une centaine d'articles, tous différents, tous de la plume de Crétineau, dont il avait suffi de supprimer la signature. Tous ces articles proclamaient à l'envi que l'amphitryon de la veille venait d'écrire un chef-d'œuvre... Cent cinquante ans après, il faut être de mauvaise foi pour ne pas convenir de la valeur de l'ouvrage.

La Restauration avait vu paraître de nombreux Mémoires sur la guerre de Vendée, à commencer par les plus célèbres sinon les plus honnêtes, ceux de la marquise de La Rochejaquelein. Mais ces livres, malgré leurs mérites, étaient partiels et subjectifs. Leurs auteurs racontaient ce qu'ils avaient vu ou connu et livraient leurs propres commentaires, jamais neutres. Ils n'avaient pas assez de recul pour concevoir une

vue d'ensemble des événements. Crétineau, qui n'était pas né à l'époque des faits, pouvait se situer plus haut. Il avait également accès à des archives, à un ensemble de documents infiniment plus vaste. Il avait même eu la probité de consulter de vieux officiers républicains et de vieux conventionnels qui lui avaient donné leur propre version du passé. Certes, Crétineau ne cachait pas où allaient ses sympathies mais le partisan, chez lui, n'étouffait pas l'honnête homme. Sa fresque avait des accents d'épopée ; bien sûr, il n'avait pas résisté à citer des historiettes dont la véracité n'était peut-être pas parfaitement établie mais qui faisaient joli dans le tableau. Cette faiblesse pourtant restait exceptionnelle, si rare même que les historiens discutent toujours de savoir si ces passages douteux ne sont pas véridiques, la bonne foi de Crétineau semblant inattaquable...

Le militant politique montrait le bout de l'oreille sous l'historien. Mais même de cela, personne ne lui fit grief alors. Le résultat était trop impressionnant, et servi par un style épique.

Dès lors, Crétineau fut un homme célèbre : reçu par le pape, et par les Bourbon en exil qu'il avait pourtant vigoureusement malmenés dans son livre pour leur "ingratitude", reçu également par Louis-Philippe qui ne lui tenait pas rigueur d'une opposition affichée à sa personne. Sa gloire l'enhardissant, il entama une *"Histoire*

religieuse et littéraire de la Compagnie de Jésus" destinée à défendre les fils de saint Ignace méjugés et calomniés. Il résumait ainsi ce livre : "J'écrivis imperturbablement leur histoire, c'est-à-dire leur éloge." Eloge si excessif qu'il brouilla Crétineau avec Rome et avec le général de la Compagnie, dépassé par la fougue de ce thuriféraire encombrant. Il fallut rien moins qu'une attaque en règle des sociétés secrètes et une histoire de *"L'Eglise romaine en face de la Révolution"*, là aussi un ouvrage indispensable et inaugural, pour que Crétineau-Joly obtint le pardon de Pie IX, en 1858.

Désormais, il accorda l'essentiel de son temps au journalisme politique, se cantonnant dans une opposition vigoureuse à Napoléon III, qu'il ne nommait jamais que "l'auguste drôle". Vint la guerre de 70. Crétineau et sa famille quittèrent Paris dès qu'ils apprirent la nouvelle du désastre de Sedan. Le polémiste avait vieilli ; il était en mauvaise santé, sa vue ne cessait de baisser. A Chartres, où il s'était installé, il la perdit tout à fait. Ce malheur personnel l'atteignait moins que le drame de la France vaincue et occupée. Patriote, dans le meilleur sens du mot, Crétineau était blessé jusqu'à l'âme par les souffrances de sa patrie. Elles endeuillèrent ses dernières années. Il s'éteignit saintement le 1er janvier 1874. Il était resté jusqu'au bout "un peu brigand de la Vendée".

En poche

Une histoire de revenant

Robert Leblanc a fait pour Présent une intéressante revue de toutes les éditions du fameux colonel Chabert. Il cite une réflexion de Maurice Bardèche qui s'y connaît en matière de proscription : "Le drame de Chabert est avant tout celui du proscrit qui juge la société lorsqu'elle le rejette, qui la repousse à son tour par dégoût après l'avoir jugée".

Dans son long plaidoyer devant Maître Derville, le colonel ressuscité des morts se présente : "Je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui, pour patrimoine, avait son courage, pour famille tout le monde, pour patrie la France, pour tout protecteur le Bon Dieu..." Hyacinthe était un enfant trouvé, pauvre et seul dont la valeur guerrière a fait un chef d'armes qui change le sort des batailles. Un roi l'aurait ennobli. L'empereur le nomme colonel. Riche, il peut épouser qui il veut, ce sera une demoiselle du Palais Royal qui vit de ses charmes irrésistibles. Le destin le renvoie au ruisseau, puisque, laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau, sa femme se remarie, fait des enfants et refuse de reconnaître son existence quand il réapparaît dix ans plus tard. Cette tragédie est immense, à la taille du génie balzacien, parfaitement respectée dans le film. L'époque est pleine de contradictions. La monarchie régent, mais cette restauration est fictive, fondée sur l'argent. On n'a pas rendu leurs terres aux émigrés, on les dédommage en monnaie de singe. Le système social en est perturbé pour toujours. Le second mari de la colonelle Chabert est un triste sire, se servant de la fortune de sa femme, puis la rejetant elle-même quand son intérêt le lui commande. "Dans cette nouvelle société, il faut choisir entre l'ambition et l'oreiller", lui conseille un ami. "J'ai été enterré sous des morts, mais maintenant je suis enterré sous des vivants, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière qui veut me faire rentrer sous terre". Finalement, ce brave colonel a beaucoup de frères de nos jours.

Anne Brassié

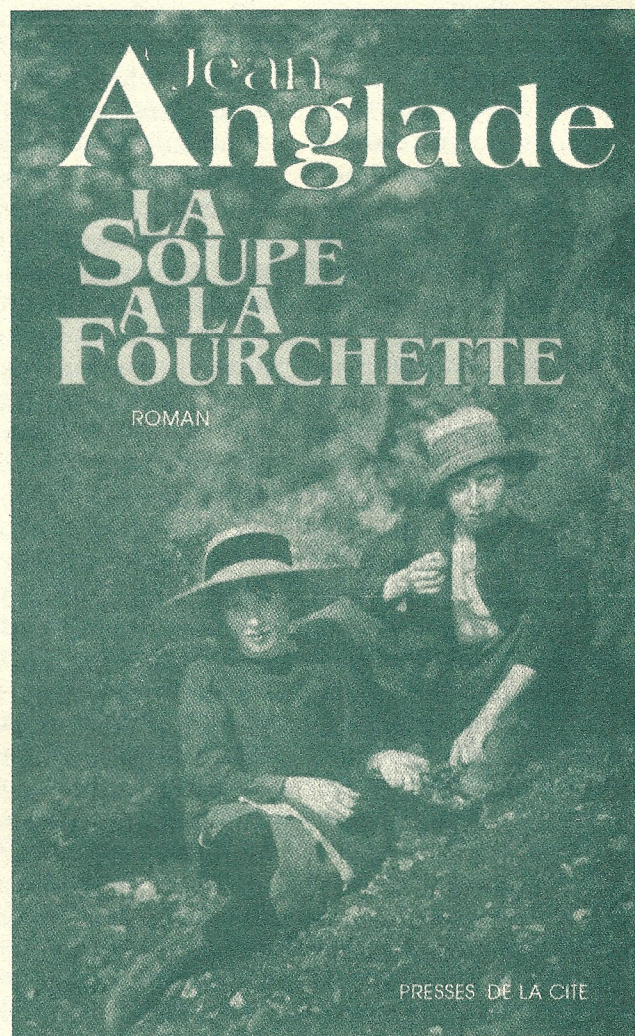
"Le colonel Chabert", Balzac, Le livre de Poche classique

C'est à lire

par
Michel Deflandre

Jean Anglade est sans conteste l'un des rénovateurs du roman régional et qui ne connaît pas l'Auvergne peut découvrir avec bonheur cette province de France à travers des livres tels que "Le Jardin de Mercure" ou "Un Parrain de cendre". Son œuvre abondante lui a d'ailleurs déjà valu les honneurs de la collection Omnibus. Chantre des villages désertés ("Une Pomme oubliée", "Le Tilleul du soir"), deux romans consacrés à Mathilde, femme simple et représentative de cette vie rurale d'autrefois, Jean Anglade a aussi mis à l'honneur ces jeunes gens qui quittèrent les bancs de l'Ecole normale pour aller se battre loin du Massif central, sur le Chemin des Dames ("Le Tour du doigt"). Ceux qui coupent encore le pain avec un vieux couteau pliant à manche de corne doivent lire "Les Ventres jaunes", dont les héros sont ces habitants de Thiers qui vivaient du couteau, par le couteau, pour le couteau.

La jeune protagoniste de "La Soupe à la fourchette", le nouvel Anglade, est une petite Marseillaise, régugée lors de la seconde guerre mondiale dans une famille auvergnate du bourg de Murat. Quand



on a neuf ans en 1942 et que l'on vient d'une ville maigrement ravitaillée en topinambours et maigre friture, l'arrivée dans une ferme du Massif central ressemble à celle d'Ali Baba dans la caverne merveilleuse. En cette période de restrictions, lait, fromages, gâteaux et lard valent tous les trésors du monde. Aussi la petite Zénaïde ne restera pas trop longtemps "trase", c'est-à-dire malportante. La ferme des

Rouffiat héberge un poète irlandais devenu homme à tout faire en cette période troublée, ainsi que la fille et la bru dont les maris sont prisonniers en Allemagne. Et puis, et surtout, Zénaïde va faire la connaissance d'Adrien, le petit-fils, avec lequel les relations seront d'abord difficiles. Mais l'amitié prendra vite le dessus et les deux enfants seront bientôt inséparables. Et pendant que la guerre



continue à travers le monde, la vie de la ferme s'écoule, avec son cortège de cueillettes et de naissances de veaux. La petite Marseillaise deviendra vite une Auvergnate d'adoption, mais la guerre finira et le retour à Marseille sera inéluctable. Le roman ne s'arrête pas là puisque Jean Anglade nous fait découvrir le destin d'Adrien, devenu adulte, du service militaire

aux douars algériens, en n'oubliant pas les rues de Marseille à la recherche de son amie d'enfance.

Spécialité gastronomique auvergnate, la soupe à la fourchette se déguste lentement, afin d'être bien appréciée. Il en est de même pour le roman de Jean Anglade. Installez-vous tranquillement dans un fauteuil et goûtez les pages une à une. Sans nul doute, vous partirez

au fil des mots au cœur de cette Auvergne généreuse, où chaque geste d'amitié dément la pseudo-avarice des habitants du Massif central. Jean Anglade est un de ces Arvernes qui savent nous faire rêver. Que son œuvre littéraire continue le plus longtemps possible. □

"La Soupe à la fourchette", Presses de la Cité, 340 p., 110 F.

« HISTOIRE SAINTE ET VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST » Ouvrage collectif

Ecrit à la lumière des vérités de "l'Eglise de Toujours", un résumé, mais fort dense (483 feuillets !) de l'Ancien et du Nouveau Testament, résumé enrichi d'une abondante iconographie, de cartes, de plans, de tableaux généalogiques et synoptiques très précis. De la création du monde jusqu'à celle, par Rome, des Tétrarchies juives, de la Bonne annonce de l'ange Gabriel à Zacharie jusqu'à l'Ascension aux cieux du Sauveur Jésus, la Geste du christianisme est tout entière rappelée ici. Bien sûr, ce gros manuel "s'adresse surtout aux jeunes gens" ; néanmoins, les parents ne sauraient pour autant le dédaigner. Un ouvrage qui agacera Nosseigneurs les citoyens-évêques comme Monsieur le Grand Rabbin. C'est dire son inestimable valeur...

■ Fideliter (12 route de Waldeck, 57230 Eguelshard), 138 F.

« AUBE NOIRE POUR CRÉPUSCULE BLANC » de Jean-Claude Rollinat

Secrétaire général du groupe FN au Conseil régional d'Ile-de-France, l'auteur, grand spécialiste du sujet, présente dans ce remarquable ouvrage la synthèse des quatre monographies qu'il a consacrées aux tragiquissimes problèmes que connaît l'Afrique du Sud. Nul aspect de ceux-ci n'a échappé à son observation, et c'est avec une rare rigueur intellectuelle, une rare impartialité qu'il analyse la politique intérieure et extérieure du pays qu'ont bâti de leurs mains, de leur sang, aidés de quelques Anglo-Saxons, les soldats-

fermiers afrikanders et français du vaillant Paul Krüger ; le pays le plus heureux du continent noir qu'est en train de vendre à l'infâme dynamitero Mandela le libéralo-traître De Klerck. Plus qu'une étude, un document.

■ Athanor-Jean-Claude Rollinat (Groupe FN, 57 rue de Babylone, 75007 Paris), 80 F.

« MARIE DES ISLES » de Robert Gaillard

Une réédition, oui, mais quelle réédition ! Celle de l'un des plus fracasses romans historiques contemporains, qui laisse bien loin derrière lui la très surestimée "*Caroline chérie*", ce texte plat et truffé d'insupportables anachronismes. Là, tout, cadre et personnages, apparaît timbré de "la vérité vraie" : la Martinique du XVII^e siècle comme le gouverneur de l'île, le hobereau normand Jacques Dyel du Parquet, et son épouse Marie Bonnard, une fille d'aubergiste ; les fourbes Anglais et les primitifs Indiens caraïbes comme les courageux flibustiers et les féroces pirates ; les rouges batailles comme les noires trahisons et les chaudes amours... A quand la suite des aventures héroïco-voluptueuses de Madame la générale du Parquet que, dans "*Capitaine Le Fort*" et "*L'héritier des Isles*", a narré le talentueux auteur ?

■ Presses de la Cité (collection Omnibus, 145 F.

« LES RIVAGES DE LA NUIT ; MYTHOLOGIE DU FANTASTIQUE » de Francis Lacassin

Sous ce titre bizarre se dissimule une remarquable anthologie de la littérature

re fantastique. Un peu de bric-et-de-broc, certes, puisque Lacassin a repris dans ce livre un certain nombre de ses articles parus dans des revues spécialisées mais passionnantes. Presque tous les grands écrivains se sont essayés un jour à parler de fantômes et de mystères impénétrables. Qu'ils aient ou non persévéré dans ce genre, découvrir ou revisiter leurs œuvres sous ce biais est plein de surprises. Frissons délicieux garantis !

■ Le Rocher, 390 p., 145 F.

« ET LA VENDÉE SERA DÉTRUITE, SIGNÉ TURREAU » de Georges Amiard

Le misérable n'aurait sans doute jamais émergé des boubiers de Clio, si la Convention ne l'eût promu général en chef de l'Armée de l'Ouest. C'est en "Vendée soldate" qu'il acquit un nom, aujourd'hui encore exécré de tous... De janvier à mai 1794, le démon humain, y jetant douze colonnes armées, à juste titre qualifiées d'inférieures, fit du Bas-Anjou et du Poitou une annexe du royaume de Pluton. Les Bleus des phalanges maudites tuèrent là : femmes, nourrissons, aïeux, infirmes ; violèrent, pillèrent, torturèrent, brûlèrent châteaux et fermes, rôtièrent dans des fours les infortunées qu'ils avaient souillées, piquèrent à la pointe de leurs sabres des bezots de quelques mois, des fœtus arrachés des entrailles maternelles. Et, scandale inouï ! le patronyme de l'ogre fut, et demeure gravé sur l'Arc de Triomphe. "Le jour n'est-il pas venu de laver l'insulte ?" questionne le biographe du monstre. Une seule réponse s'impose : oui, et promptement !

■ France-Empire, 95 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

L'Oncle Pierre est mort

J'avais onze ans le jour où la télévision a fait son entrée à la maison. Une chaîne, noir et blanc. La télévision de cette époque, c'était Pierre Sabbagh, Pierre Tchernia, Claude Darget, Georges de Caunes, Jo Choupin, Léon Zitrone, Roger Couderc. Il est difficile de faire comprendre aux enfants ce que représentaient ces hommes, tant ils étaient éloignés de l'arrogance vulgaire, de la suffisance médiocre des journalistes et des animateurs d'aujourd'hui. Allumer la télé, c'était ouvrir son salon à des gens charmants, bien élevés, drôles, qui connaissaient le monde et savaient en parler. Darget transformait les combats de catch en épopées et la vie des animaux en chefs-d'œuvre du cinéma comique ; Couderc, c'était la Chanson de Roland transposée sur les stades de rugby ; Zitrone, c'était Hardy qui aurait perdu son Laurel ; Tchernia incarnait le père Noël ; et Pierre Sabbagh jouait à l'oncle d'Amérique qui revenait de voyage, la pipe au bec, les valises pleines de merveilles,

le verbe précis, le geste économe, le regard illuminé de l'intérieur. On a dit qu'il a tout inventé. C'est évidemment faux. Le journal télévisé, les jeux télévisés, le cirque, le théâtre télévisé, tout cela existait aux États-Unis.

Pierre Sabbagh a fait bien plus qu'inventer. Il a mis au monde la télévision française. Il a été le père d'une télévision si profondément française qu'elle est presque impossible à imaginer aujourd'hui lorsque l'on regarde les programmes et les génériques. Depuis des années, Pierre Sabbagh s'était écarté d'un univers qui ne ressemblait plus à celui qu'il avait fait naître. Un univers envahi par des petites frappes pailletées de strass. Et qui, je crois, le dégoûtait un peu. Je ne puis me retenir de penser qu'avant de s'en aller Pierre Sabbagh a connu la plus grande souffrance qu'un homme puisse connaître : il a vu mourir son enfant avant lui.

SAMEDI 8 OCTOBRE
F3 17H45
« Montagne »

L'une des plus discrètes émissions de la télévision actuelle. Et l'une des meilleures. « Montagne » s'inscrit dans la tradition de la grande télévision

contemporaine représentée par « Thalassa » ou « Faut pas rêver », par opposition aux tintamarresques « reality shows » qui allient le varcarme à la laideur vulgaire. Ce soir, « Montagne » propose un hommage à un aventurier poète : l'homme volant Didier Favre récemment disparu.

DIMANCHE 9 OCTOBRE
F2 17H20

« Le feu de la terre »

On ne se lasse pas d'entendre Haroun Tazieff, géant de l'aventure volcanologique française et esprit de haute liberté dont le verbe roule et fuse comme une lave charriant des roches en fusion et qui ne craint pas aujourd'hui d'affronter ce qu'il appelle lui-même l'éco-terrorisme ou la terroriculture. Ce bourrage de crâne à base de « trou d'ozone », d'« effet de serre » et autres « cataclysmes volcaniques » transforme les habitants de la terre en larves écolomaniaques terrorisées par la crainte que « le ciel ne leur tombe sur la tête ». Ce qui, explique Tazieff comme Astérix, « n'est pas pour demain ».

LUNDI 10 OCTOBRE
TF1 Rien

Chaîne privée, TF1 fait ce qu'elle veut. Pour autant, je ne suis pas obligé de supporter que l'on me traite comme un imbécile. Aussi, quand je découvre que le pro-

gramme de cette soirée commence par l'inspecteur Rick Hunter, se poursuit par le commissaire Navarro, enchaîne sur l'inspecteur Columbo et s'achève avec les détectives privés Christina et Mike, quand je constate que, demain, la soirée commencée par Rick Hunter se poursuivra avec un film intitulé « Police » et s'achèvera avec « Le justicier de New York », autre film policier, je me dis que les programmeurs de TF1 se foutent du monde et avant tout du CSA devant lequel ils s'étaient engagés à respecter un cahier des charges qui leur imposait un « mieux disant culturel ». C'est pourquoi je ne regarderai pas cette chaîne ce soir-là. Tant pis pour les annonceurs.

MARDI 11 OCTOBRE
F2

18H50 « Studio Gabriel »

22H55 « Les Enfants du silence »

L'échec de Michel Drucker dans sa tentative d'imitation de Dechavanne est pathétique. C'est tellement hénarisme, tellement navrant que c'en est presque un spectacle. Vous verrez qu'à force de nullité l'audimat va remonter, galvanisé par l'arrivée de téléspectateurs qui viennent voir manger le dompteur.

« Les Enfants du silence » est un superbe film au service d'une mauvaise



cause puisqu'il participe au complot ourdi depuis des années contre la langue des signes qui a permis aux sourds et malentendants de sortir de leur emmurement.

MERCREDI
12 OCTOBRE
F2 20H55

« Regarde-moi quand je te quitte »

Ne pas se laisser abuser par le mauvais titre. Ce téléfilm de Philippe de Broca est un petit enchantement bourré d'humour, d'action et de poésie. A voir absolument.

JEUDI 13 OCTOBRE
F2 22H35
« Monsieur »

Gabin en banquier devenu maître d'hôtel. Un superbe numéro d'acteur mis en scène par les Le Chanois. Un des derniers grands films français avant la bourrasque de la "nouvelle vague". Une sorte de monument historique.

M6 20H50
« Nous irons tous au paradis »

La folie des "Visiteurs" ou le culte des "Bronzés" peuvent seuls rappeler le mouvement que susciterent au moment de leur sortie ces deux irrésistibles films d'Yves Robert que sont "Un Eléphant ça trompe énormément" et "Nous irons tous au paradis". A ne manquer sous aucun prétexte : la première journée de repos que la bande de copains s'offre dans la superbe maison qu'ils sont si fiers d'avoir achetée pour une bouchée de pain un jour

de grève des transports aériens...

VENDREDI
14 OCTOBRE
F3

« Thalassa »

La désormais fameuse expédition Erebus conduite par le docteur Jean Louis Etienne sur les pentes du volcan antarctique du même nom. Superbe et exaltant. La partie "maritime" de l'aventure est proposée ce soir, la partie montagnarde dans l'émission "Montagne" diffusée demain samedi sur la même chaîne. Une indispensable bouffée d'air frais (et même glacé).

SAMEDI 15 OCTOBRE
Toutes chaînes
La télé et les jeunes

La chose est si stupéfiante que pas un seul commentateur ne l'a relevée : parmi les cinquante-sept propositions extraites des réponses au "questionnaire Balladur", pas une, pas une seule ne soulève, même de loin, la question de la télévision.

Les jeunes veulent le droit de vote à seize ans aux municipales, ils veulent participer à des commissions mixtes dans les communes, dans les commissariats, dans les hôpitaux, dans les lycées et collèges, dans les "maisons de jeunes", dans les prisons, partout, sauf à la télévision. Et s'ils demandent la création d'une commission consultative près le CSA c'est uniquement pour défendre "leurs" radios-libres que les

pourrisseurs et les pornographes ont asservies.

Pour ces jeunes, la "télé" semble ne pas exister. Ils ne revendiquent aucun droit de regard, aucun contrôle, aucune participation.

Or, ils la regardent, les sondages nous le répètent, entre deux et six heures par jour selon leur âge et leur niveau social.

Ce qu'ils savent de l'actualité, de l'histoire, de la politique, c'est par la télévision qu'ils l'ont appris.

Et pas une seconde il ne leur serait venu à l'idée de demander à voir un peu, de l'intérieur, les rouages de cette titanesque machine à enseigner, à tromper, à informer-désinformer, à mentir, à pourrir, à salir, à élever et à abaisser. C'est impossible à croire.

Il faut donc en conclure que les dépouilleurs du questionnaire ont volontairement occulté cet aspect des réponses. Qu'ils les ont censurées

Parce qu'une fois pour toutes il est établi que la télévision échappe à tout contrôle de ses utilisateurs.

Elle est le monopole d'une camarilla, d'une coterie, d'un lobby vivant en autogestion et renouvelé par cooptation.

Elle est l'arme ultime de la Bête.

Et la Bête, jamais, à aucun prix, n'acceptera d'abandonner la moindre parcelle de l'immense pouvoir que la télévision lui donne sur les âmes. □

Vidéo

« CHASSE À L'HOMME »

Film de John Woo, avec Jean-Claude Van Damme

Jean-Claude Van Damme est probablement le Belge le plus connu aux Etats-Unis. Spécialiste des films d'arts martiaux, il a remplacé Bruce Lee dans le cœur des amateurs de ce genre cinématographique. Chasse à l'homme est une réalisation ressemblant à maints égards au mythique Chasses du Comte Zaroff. Comme dans le film d'avant-guerre, un homme n'a pas trouvé meilleur gibier que les êtres humains. Réalisé par John Woo, metteur en scène originaire de Hong-Kong et auteur de nombreux polars violents, Chasse à l'homme est un film particulièrement nerveux au cours duquel s'enchaînent des scènes d'action particulièrement spectaculaires. Ames sensibles s'abstenir.

Distribution : Universal Video.

« ANGE OU DÉMON »

Film de E.B. Clucher, avec Bud Spencer et Thierry Lhermitte

Saint Pierre et le diable ont envoyé l'un et l'autre sur terre un ange et une diablesse chargés d'un chauffeur de taxi. La diablesse a pour mission de l'amener en situation de péché mortel et l'ange, de son côté, doit être le gardien bienveillant de ce brave homme. Cette comédie fort amusante met donc aux prises les deux envoyés de l'au-delà alors que le mortel est en proie à bien des difficultés, sa compagnie de taxis étant au bord de la faillite. Thierry Lhermitte campe un ange gaffeur mais plein de bonne volonté auprès d'un Bud Spencer coléreux et bagarreur. Pour tous publics.

Distribution : Film Office.

« THE SNAPPER »

Film de Stephen Frears, avec Colm Meaney, Tina Kellegher

Sarah, la fille aînée d'une famille irlandaise, se retrouve enceinte des œuvres d'un homme dont elle tait le nom. Le premier choc passé, son père prend la situation en mains. Pas question, heureusement, d'avortement, pour cette communauté catholique irlandaise. Aussi, Curley père entend-il attendre l'arrivée du nouveau-né tout en corrigeant les mauvaises langues critiquant sa fille. Comédie alerte due au réalisateur des Arnaqueurs et de Héros malgré lui, The Snapper est un hymne à la famille et à la bonne humeur que chacun trouve bien entendu devant une pinte de Guinness, Irlande oblige. Epatant.

Distribution : Delta Video.



Balades en France

par Olmetta, piéton de Paris

De la Bastille à Vincennes

Le bois de Vincennes est, avec son "homologue" de Boulogne, "poumon" de Paris. Par les grosses chaleurs ce sont des refuges. Nous allons nous y rendre en flânant sans contrainte.

En partant du quartier Daumesnil nous emprunterons la rue de Picpus où se trouve — îlot de paix et de verdure enchâssé dans les grands immeubles — le célèbre cimetière. Reposent là les représentants des plus grands noms de l'aristocratie française, non seulement ceux qui ont été "raccourcis" à la Révolution mais aussi ceux dont les restes ont été retrouvés dans les camps à la fin de la dernière guerre. Ici dort pour toujours le général-marquis de La Fayette. Sur sa tombe flotte, en permanence, le drapeau des Etats-Unis. C'est le seul "vexille" américain que les Allemands acceptèrent à Paris durant l'Occupation. Attention : les moments de visite sont aléatoires... Rendez-vous ensuite place de la Nation qui fut "du Trône" de 1660 à 1880 pour commémorer l'entrée triomphale de Louis XIV dans Paris. Elle devint "Place du Trône Renversé" sous la Révolution. Il y fut guillotiné 1 300 personnes en 43 jours ! L'enceinte des Fermiers généraux a laissé des vestiges : les deux colonnes qui ornent cette place.

Filons à Vincennes. Vous pourrez vous promener en barque sur le lac des Minimes et le lac Daumesnil ; vous rendre à la Cartoucherie de Vincennes où se produisent de nombreuses troupes théâtrales sous la houlette d'Ariane Mnouchkine ; admirer, à deux pas, le parc floral avec sa vallée de fleurs, la pinède, le jardin des plantes aquatiques, celui des quatre saisons... En face vous attend le Château de Vincennes dont on visite le donjon et la chapelle. Résidence royale jusqu'au

XVIII^e siècle, il servit, par la suite, de prison où séjournèrent, entre autres, Diderot, Sade, Mirabeau... avant de devenir une forteresse militaire au XIX^e siècle. Vous auriez aussi bien pu faire halte au Zoo de Vincennes, au temple bouddhiste, à la ferme modèle ou, Porte Dorée, visiter le Musée national des Arts africains et océaniens, remarquable par son aquarium tropical... Vous pouvez aussi, mais il faut choisir, passer un long moment sur l'étonnant hippodrome de Vincennes qui occupe 43 hectares répartis sur Paris XII^e, Joinville et Vincennes. De nombreux restaurants offrant une gamme de prix permettent de suivre les courses de trotteurs (très populaires) dans les meilleures conditions. Sur le retour, on peut emprunter le boulevard Diderot pour atteindre la gare de Lyon (après avoir jeté un œil sur le Palais Omnisport de Paris-Bercy et au Ministère des Finances — qui se visite — : remarquable mobilier contemporain. A la gare de Lyon, proche, on peut admirer le somptueux restaurant "Le Train bleu" qui était une halte luxueuse avant la nuit dans les wagons pour rejoindre la Côte d'Azur à la belle Epoque où voyager par le rail était encore un événement pour privilégiés. "Le Train bleu" a été classé, en 1972, monument historique. Hélas, depuis plusieurs années, si les prix sont à la hauteur du somptueux décor, la gastronomie, elle, a déraillé dans le genre gargotte prétentieuse.

Si ce chemin n'a pas votre agrément vous pouvez aller directement à la Bastille en empruntant le faubourg Saint-Antoine au long duquel on peut faire du lèche-vitrines devant les fabricants de mobilier. Au Moyen Age, par la volonté de Louis XI, les artisans du faubourg furent soustraits à l'autorité des corporations, ce qui encouragea

nombre d'ébénistes à s'installer là puisque bénéficiant de règlements plus souples qu'ailleurs. Aujourd'hui, ce quartier, avec ses ateliers, a conservé son aspect artisanal. N'hésitez pas à changer de trottoir pour visiter les nombreux passages, par exemple : le passage du Chantier (n° 64), de la Bonne-Graine (n° 115), de la Main d'Or (n° 133) (où se trouve le charmant et modeste Théâtre de la Main d'Or), etc.

Au bout du faubourg Saint-Antoine, la place de la Bastille... rendez-vous des motards de tout poil. La célèbre colonne rappelle les "Trois Glorieuses". Vous pouvez quitter ce lieu révolutionnaire et, par exemple, aller prendre un verre au Port de plaisance de Paris sur les berges de la Seine, à 2 mn du célèbre génie. Vous pouvez aussi aller visiter l'Opéra-Bastille, inauguré en 1989, et apprécier, ainsi, que l'ensemble de l'intérieur vaut beaucoup mieux que ce qu'offre la façade. La rue vivante du quartier que nous vous recommandons d'arpenter est celle de La Roquette, qui se termine dans le XX^e arrondissement. Ses cafés, restaurants et commerces témoignent d'une population cosmopolite où dominant les Auvergnats (ils ont du mérite) avec des communautés juive, maghrébine, turque, antillaise, asiatique... Un lieu "branché"... ! A ne pas manquer, les cours des 41 et 43 de cette rue : un voyage dans le temps... La rue de Lappe vaut aussi le détour pour ses "troquets" animés et surtout pour le célèbre Balajo. Juste en face, derrière la porte de l'immeuble, on découvre une vraie cour de ferme ancienne... Paris a encore bien du charme ! Malgré les efforts de certains...

(Les numéros de téléphone de tous les lieux cités se trouvent sur le Minitel.)



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Opéra

Simon Boccanegra de Giuseppe Verdi

Mélodrame en trois actes sur un livret de Francesco Maria Piave, d'après la pièce d'Antonio Garcia Gutierrez.

L'action se déroule à Gênes au XIV^e siècle. L'ex-corsaire Simon Boccanegra devient doge grâce à l'entregent de Paolo et Pietro. Il épouse la fille du patricien Fiesco. Elle meurt... en laissant une fille qui va mystérieusement disparaître...

Le livret de Piave fut mal accueilli. Verdi demanda, plus tard, à Boito de le réécrire. Ce ne fut pas meilleur, l'histoire étant médiocre en elle-même. Cette version, l'actuelle, a été présentée à la Scala de Milan en mars 1881. Il faut préciser que la première écriture était plus de Verdi que de Piave qui s'était contenté de mettre le texte en vers. La partition, en revanche, elle, est superbe. Le personnage de Boccanegra est l'une des plus belles réussites de Verdi. Il symbolise l'homme politique intègre aux prises avec les trahisons, l'inconstance et l'incompréhension qui sont le lot du pouvoir. Une intrigue qui sera toujours d'actualité. Petit secret : Verdi était amoureux fou de... l'accordéon. Il avait envisagé

d'introduire un solo de cet instrument dans son œuvre. Devant les hurlements de l'entourage, une harpe remplaça le "piano à bretelles".

La mise en scène de Nicolas Brieger fait l'unanimité. Elle est, à juste titre, sifflée. Le misérabilisme des décors est de Gisbert Jäkel.

C'est le baryton Frédérick Burchinal (en remplacement de Vladimir Chernov) qui incarnait (le premier soir), remarquablement, le héros. Jacopo Fiesco (basse) est joué par Roberto Scanduzzi et Pietro (baryton) par Kwangchul Youn. Formidables. Le reste de la distribution apparaît moyen. Les chœurs, dirigés par Denis Dubois, sont parfaits.

L'ensemble est conduit par l'un des plus prodigieux chefs du moment, le grand Myung-Whun Chung.

Lors de la première, ceux qui souhaitent assister à une "corrida" en furent pour leurs frais.

Monsieur Pierre Bergé (aujourd'hui président d'honneur des Opéras de Paris) avait, durant son mandat, signé un contrat de directeur musical à Monsieur Myung-Whun Chung jusqu'en l'an 2000. Le nouveau directeur, Monsieur Hugues Gall (Directeur de l'Opéra de Genève et qui fut le collaborateur de Rolf Liebermann à l'Opéra-Garnier), a reçu mandat de l'actuel pouvoir pour remplacer (à partir de 1995) Monsieur Pierre Bergé. Son engagement prévoit qu'il sera seul maître à bord. Les deux

contrats sont valables. On pourra réfléchir à la pérennité des signatures des gouvernants. Evidemment, l'actuel chef recevra des indemnités et abandonnera ses fonctions à l'issue de la série des représentations de Simon Boccanegra. En attendant le nouveau "grand-patron", Jean-Paul Cluzel tente de diriger le vaisseau.

Deux camps s'affrontent : "Pro-Bergé" et "Pro-Gall". C'est quasiment les Capulet et les Montaigu, mais... à Lilliput !

Le soir de la première, Pierre Bergé, entouré de "biquets" de Panurge, jouait les chefs de claque pour acclamer le maestro. Hugues Gall, discrètement arrivé à l'extinction des lumières, souriait. Furent hués le metteur en scène et le décorateur, mais c'était justice... Les seules victimes dans cette affaire : les contribuables. Qu'était venu faire ce soir-là l'épouse d'un ex-ministre socialiste (réputés l'un et l'autre pour ne pas être des fanatiques d'art lyrique) ? Applaudir le chef coréen... uniquement pour marquer leur hostilité aux décisions du gouvernement Balladur. Pas besoin de connaître la musique pour "militier". Au fait, elle était invitée... Militante, mais économe ! Socialiste, mais acceptant les privilèges, même venus d'un gouvernement honni. C'est toute l'histoire de Simon Boccanegra. □

*En principe... jusqu'en octobre.
Opéra-Bastille : 43 43 96 96.*

Mondanités

Le "Brigadier", c'est ce bâton gainé de velours rouge et clouté d'or qui, au théâtre, sert à "frapper les trois coups". Le roulement qui les précède est un appel aux muses. C'est le symbole du théâtre.

D' "ingénieux" metteurs en scène ont cru bon de rompre avec cette tradition immémoriale et internationale (encore qu'on y revienne). Toutefois, le "Brigadier" d'honneur décerné chaque année à un comédien (un vrai) de théâtre est une récompense fort prisée.

C'est traditionnellement le maire de Paris qui remet ce symbole. Pour 1994, dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris, Raymond Devos a reçu ce témoignage d'admiration de la famille du Théâtre. Avec gentillesse, charme et efficacité, Madame Danielle Mathieu, présidente de l'association de la Régie théâtrale, aidée, entre autres, par Monsieur Daniel Delbrouque, avait organisé cette manifestation au cours de laquelle votre serviteur était chaleureusement accueilli au nom du "Libre Journal". C'est bon signe... L'ange tutélaire (la blonde et souriante Françoise Varlet) était là aussi. Ceci explique cela !

Un jour

6 octobre 1806

L'exécution de l'irréductible "brigand"

Hélas, trop de héros contre-révolutionnaires sont oubliés ; le chevalier Edouard de La Haye-Saint-Hilaire, fusillé à Vannes, place de la Garenne, le 6 octobre 1806, est l'un d'eux. Breton né à La Haye-Saint-Hilaire-des-Landes en 1769, Edouard vêt en 1785 l'uniforme de sous-lieutenant au Royal-Penthievre ; sans la Révolution, vraisemblablement n'aurait-il eu que la terne existence d'un obscur petit soldat noble...

Dès 1792, le jeune officier choisit le bon camp, le camp de la Fleur de Lys, et il adhère à l'"Association bretonne" du marquis de La Rouërie. Prologue à de multiples aventures... La monarchie tombée, La Haye-Saint-Hilaire, bras droit du brave Boisguy, chouanne le Fougérois, puis il tire les Bleus à Quiberon avant, chef de la Légion de La Guerche, de leur tailler des croupières uni tantôt à l'Armée de M. de Scépeaux, tantôt aux bandes insurgées du pays de Vitré. Et, pour avoir exécuté un chat-fourré républicain lors de l'attaque de Rennes, le beau luron faillira périr de la main d'une crapule stipendiée du douteux comte de Puisaye, picaro dont il avait méconnu les très discutables ordres.

En 1798, Edouard rejoint Cadoudal... Le 25 janvier 1800, il fait le coup de feu à Grand-Champ-Pont-du-Loc, accompagne Georges, Bourmont, Châtillon, Sol de Grisolles quand ces champions de l'Autel et du Trône rencontrent Bonaparte à Paris le 5 mars, participe, peut-être, à la fameuse affaire de la Machine infernale le 23 décembre 1800. Général en second de l'Armée royale de Bretagne au mois de février 1801, le vaillant gentilhomme échappe à la police du Premier consul au mois de mars 1804, gagne Londres, rallie la France, y travaille le Comté nantais, y organise l'enlèvement de l'évêque concordataire de Pancemont... Cet exploit est l'ultime qu'accomplira Edouard. Le 23 septembre 1806, les drilles de Napoléon le surprennent à Monterblanc, un bourg voisin de Vannes, et, blessé, l'irréductible "brigand" doit s'avouer vaincu. A l'instar du généralissime d'Elbée, on expédia M. le chevalier de La Haye-Saint-Hilaire assis dans un fauteuil : il avait les jambes criblées de plombs.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Dominique Voynet dit : "Je ne renvoie pas dos à dos la gauche et la droite"... Moi, non plus... Pour une fois, nous sommes d'accord.

Louis Pauwels revient à la littérature après trente ans de journalisme. Pour moi, "L'Amour monstre" est un des plus beaux livres de ce siècle... Et puis, lors de sa parution, le bruit courut qu'il en serait fait une adaptation à l'écran... Et qu'il y aurait Jeanne Moreau... et que c'est Ingmar Bergman qui, etc. Tout pour mon plaisir... Et puis, plus rien... Trente ans déjà... J'ai été déçu !

Madeleine Renaud est morte... Sept mois après Jean-Louis Barrault... Je les aime... ils étaient indépendants et généreux... Dans la pièce de Brendan Behan "Un Otage", ils ont donné un rôle superbe à leur amie Arletty qu'ils avaient en grande estime... Ils s'apprêtaient à accueillir Robert Le Vigan s'il consentait à revenir d'exil. Ils ont ouvert leur théâtre à Fabrice Lucchini pour son premier spectacle Céline... En 1945, Jean-Louis Barrault s'est battu aux côtés de ceux qui tentaient d'arracher Robert Brasillach à l'assassinat légal : Pierre Fresnay, Thierry Maulnier, Jean Anouilh, Marcel Aymé, François Mauriac... Une poignée d'hommes libres !

Glané dans "Rivarol" : "Ce que je fais n'est jamais ennuyeux, puisque je fais ce qui me plaît".

A Manette : "Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit... et de l'esprit comme une rose".

"Je ne crains point de le dire : dans cette Révolution tant vantée, princes du sang, militaires, députés, philosophes, peuple : tout a été mauvais... jusqu'aux assassins !"

Rendez à ces Arts

Le gant

Chaque année, la Ville de Paris fête ses métiers d'art. L'aspect commercial de l'événement ne nous échappe pas. Mais le côté artistique non plus.

Cette année, ce sont les gants qui sont à l'honneur — un produit qu'on voit refl fleurir depuis peu sur les éventaies — avec sa technique, son histoire et ses meilleurs facteurs français.

D'histoire, le gant est lourdement chargé, même s'il prend depuis des lustres des allures uniquement frivoles ou calorifiques.

Depuis la plus haute antiquité, en effet, il est question de lui. Dès la Genèse, Jacob s'enveloppe les mains de peau de chevreau afin de se faire passer pour son frère auprès d'Isaac. Il s'agit là du gant trompeur, comme plus tard celui de velours.

L'exposition gantière sise au Couvent des Cordeliers narre tout du gant : sa fabrication, son industrie en France, sa mode et son histoire. Son langage aussi, maintes expressions en témoignent.

S'il apparaît chez les Perses quelque 500 ans avant J.C., cela fait bien rire les Grecs, et Xénophon, qui ne conçoit pas qu'on puisse avoir froid aux mains. Les Gaulois, Francs, Wisigoths, vont également l'utiliser pour se protéger et se parer. Le mot lui-même tient son étymologie de leur langue.

Le gant va ensuite devenir chez nous symbole de pouvoir religieux et/ou royal. Puis symbole d'échange commercial et/ou amoureux.

Jusqu'à devenir signe de raffinement et d'appartenance sociale. A travers l'histoire du gant, on peut relire l'histoire des Français.

L'exposition rend compte de tous ces aspects, tout en présentant des pièces curieuses, élégantes, voire artistiques. Gants de velours, de peau de chien, gants beurre frais, gant qu'on jette, gant qui dénude...

Manque seulement la "père de Gand" chère aux royalistes.

Nathalie Manceaux

15, rue de l'Ecole de Médecine, Paris 6e, ts ls jrs de 11H à 19H ; jusqu'au 23 octobre.

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par Daniel Raffard de Brienne

**Le 17 septembre
1994**

Ah ! mes amis ! Je suis sûr qu'il y a une grande liesse dans la crypte du Panthéon. Je me représente les crânes de Voltaire, Marat, Zola, le sourire fendu jusqu'aux condyles maxillaires. Et leurs tibias qui s'entrechoquent dans une sarabande endiablée (si j'ose dire). C'est sûrement la fiesta chez les Grands Ancêtres. Et pourquoi tant de joie, me demanderait l'éventuel lecteur de mon journal intime ? Parce que nous avons enfin écrasé l'Infâme, selon le vœu de l'immortel auteur de Zadig. Il serait plus juste de dire que l'Infâme s'est écrasée elle-même mais, que diable ! (encore !) ne boudons pas notre plaisir. Un sondage CSA montre en effet que, sur quatre catholiques pratiquants des années 50, trois ont cessé d'aller "tala" messe. Je connais même un département où il n'y a plus que 3 % de pratiquants et où la moitié des enfants ne sont plus baptisés.

Et ce n'est que le

commencement de la fin, car, d'après CSA, si 33 % des personnes de plus de 64 ans croient encore aux bondieuseries style "résurrection" ou "enfer", ce nombre tombe de moitié, à 17 %, pour les jeunes de 18 à 24 ans. Là où la chute est la plus brutale, c'est entre les 50-64 ans et les 35-49. Cela prouve que la "nouvelle catéchèse" a plus efficacement éliminé la superstition que le dévouement de plusieurs générations d'instituteurs républicains ou d'apôtres de la laïcité. Mais qu'importe, après tout, du moment que l'aurore dissipe les ténèbres et que la raison délivre l'Homme des chaînes du fanatisme.

Il y a cependant une ombre au tableau et, je dois le dire, cela m'inquiète. Alors que, selon le sondage, les fadaïses astrologiques et les tables tournantes n'intéressent que 11 % des "vieux", 26 % des plus jeunes y croient. Alors que seuls 8 % des 18-24 ans (contre 35 % des 65 et plus) tiennent pour vraie "la présence

réelle du Christ dans l'Eucharistie", 26 % d'entre eux (contre 11 % des plus âgés) croient dur comme fer aux envoûtements et à la sorcellerie. Aurions-nous chassé les superstitions moyenâgeuses pour faire la place à des superstitions préhistoriques ? La Science et la Raison ne devaient-elles pas illuminer le Monde et en chasser les inquiétudes métaphysiques des peuples à peine sortis de l'animalité ?

Avons-nous vraiment choisi la voie du Progrès ?

**Le 21 septembre
1994**

Je relis les notes précédentes et cela me rappelle le bon temps où nous faisons "croâ croâ" sur le passage des curés et des bonnes sœurs. C'est lorsque nous avons cessé de le faire que les soutanes et les cornettes ont spontanément disparu de nos rues. Les bou-bous et les tchadors les ont remplacées. Et plus question de pousser des cris d'oiseau. Est-ce vraiment un progrès ? Le

Mes bien chers frères

Blottis, cachés

“**D**es pauvres, vous en aurez toujours avec vous”, disait Jésus au soir du Lundi Saint. Je le veux bien, Seigneur, mais où sont-ils vos pauvres, qui sont-ils ? Nous avons fondé une conférence Saint-Vincent-de-Paul sur la paroisse. Nous sommes nombreux. Mais, j'ai honte de le dire : nous manquons de pauvres. Et pourtant, vous avez dit : “Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous” (Jn, 12,8). Vous avez prononcé ces paroles en araméen, mais saint Jean, votre Apôtre, les a rapportées en grec. Quel mot a-t-il donc choisi pour écrire “pauvre” ? Ptôkos. Ce qui signifie littéralement : celui qui se cache, celui qui se blottit. Les pauvres, en effet, se cachent. Il nous faut aller les chercher. Je dirais même : les débusquer. Dieu aidant, la Vierge-Marie étant invoquée, on les rejoint. Cette pauvreté, surtout chez les vieux, cache souvent de grandes richesses intérieures. Car non seulement le pauvre se cache, mais il cache en lui des trésors d'expérience, de sagesse humaine et spirituelle. A beaucoup d'entre eux, nous pourrions dire les paroles de l'Apocalypse adressées à l'Eglise de Smyrne : “Je connais tes épreuves et ta pauvreté, et pourtant tu es riche” (2,9). Le Christ lui-même, comme écrit saint Paul, “de riche qu'Il était, pour nous s'est fait pauvre, afin de nous enrichir par sa pauvreté” (2Co 8,9). Trop souvent les Bibles traduisent : ... pour nous enrichir de sa pauvreté ; ce qui ne veut rien dire. La pauvreté n'est pas une richesse. Elle est le moyen par lequel Dieu s'est approché des pauvres que nous sommes pour nous communiquer les richesses de sa grâce. “Heureux ceux qui ont une âme de pauvre” (Mt 5,3).

Abbé Guy-Marie

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL »

France

1 an (34 numéros).....F 600

Étranger en CEE

1 an (34 numéros).....F 700

Étranger hors CEE et Dom Tom

1 an (34 numéros).....F 870 (taxe aérienne incluse)

Abonnement de soutien

1 an (34 numéros) à votre convenance au-dessus du prix normal

Réabonnement

1 an (34 numéros) réduction de F 100 sur les prix ci-dessus, accordée à ceux qui ont souscrit leur abonnement en 1993, année de création du « Libre Journal »

La Grande Guerre

Petites annonces

Outre les réclames d'un nouveau genre (voir le *"Libre Journal"* n° 46), on voit se développer dans les journaux de ce début de guerre une rubrique jusqu'ici réduite, et pour cause, à sa plus simple expression : les "personnes recherchées".

Les pages entières d'annonces angoissées que publie la presse de province en témoignent éloquentement : par centaines, par milliers, les familles demandent des nouvelles de leurs fils tombés au feu, blessés ou disparus, de leurs parents et de leurs proches égarés dans la cohue de l'exode qui a poussé sur les routes du sud les habitants des régions du front.

Le *"Petit Marseillais"* du 23 septembre 1914 (vendu 5 centimes) publie de pleines colonnes de "recherche des réfugiés", de "recherche des blessés", de listes de blessés de guerre transportés dans les hôpitaux de la région. C'est une litanie effrayante et sanglante où chaque nom recèle un malheur, une famille affolée, un gosse en uniforme qui souffre seul, loin des siens.

Les Michaud recherchent leurs parents de Charleville ; M. Perrin demande l'adresse de Mme Guillaume ; les Vaudesliegen-Bertrand recherchent leur fille et leur petit-fils ; Désiré Louette, soldat au 25e chasseur hospitalisé à la Croix-Rouge de Marseille implore des nouvelles de sa femme et de ses enfants ; la famille Vautier de Pouru-Saint-Rémy (Ardennes), réfugiée à Caderousse (Vaucluse), "serait heureuse d'avoir des renseignements sur Monsieur Honoré Vautier qui a disparu au cours du voyage



avec sa belle-fille et quatre jeunes enfants".

Un hasard malin donne comme recherché par sa famille le soldat Joseph Adrien que la même page annonce quelques paragraphes plus loin comme décédé "subitement en gare de Tournon".

Chaque ligne, chaque mot est un crève-cœur. A quatre-vingts ans de distance, on entend les cris de la famille qui apprend ainsi d'un seul coup son malheur.

Et puis, au milieu de cette géhenne de souffrances et d'angoisses, d'étranges notes d'un comique douloureux.

Dans le même paragraphe, une brave dame proclame l'offrande de journaux illustrés et de cinq paquets de cigarettes aux blessés et le maire d'Arles annonce la tournée du receveur et du percepteur venus encaisser les taxes.

Ailleurs, c'est le colonel commandant d'armes d'Avignon qui se voit contraint de mettre un terme aux escapades sentimentales de ses hommes en "interdisant formellement le transport des personnes étrangères à l'armée dans les automobiles réquisitionnées ou employées pour un service militaire par les caporaux et soldats désignés pour les conduire".

Plus bas, en revanche, "l'ancien boucher Garcin" propose étrangement de "prêter sa carriole attelée aux hospices pour transports divers" cependant que le maire d'Istres "invite les réformés à se présenter à la mairie pour déclarer leur situation militaire" et que le maire de Châteaurenard déclare que, "pour les réfugiés, Monsieur Nicolas Denis lui a apporté une cor-

beille de pommes de terre, Monsieur Aymé Pierre, une corbeille de haricots, Monsieur Pécourt Lucien, une corbeille de raisin (de 5 à 10 F le quintal de blancs, 15 F le quintal de noirs) et Monsieur Bigonnet un panier de haricots à égrener". Sur quoi, le magistrat municipal avertit solennellement la population que "toute personne ayant droit à des allocations et qui ne se présentera pas pour les toucher sera considérée comme n'ayant pas droit aux allocations". Jusqu'au fond de l'enfer, l'administration reste l'administration. □